U d'/of OTTAWA
39003002446820

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavien

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

https://archive.org/details/lemartyredelob00br

LE MARTYRE DE L'OBÈSE

CET OUVRAGE FAISANT PARTIE DE LA
« *COLLECTION DES PRIX GONCOURT* »
ÉDITÉE SOUS L'ÉGIDE DE L'ACADÉMIE GONCOURT,
COMPOSÉ EN GARAMOND ET IMPRIMÉ SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE NATIONALE DE
MONACO, A ÉTÉ TIRÉ A DEUX MILLE NEUF
CENTS EXEMPLAIRES DONT : CENT CINQUANTE
EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 150 SUR
VERGÉ PUR FIL CRÈME FILIGRANÉ DU MARAIS,
ET DEUX MILLE SEPT CENT CINQUANTE EXEM-
PLAIRES NUMÉROTÉS DE 151 A 2.900 SUR
VÉLIN CRÈVECŒUR CRÈME FILIGRANÉ DU
MARAIS. IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE, QUELQUES
EXEMPLAIRES H. C. RÉSERVÉS AUX MEMBRES
DE L'ACADÉMIE GONCOURT, AUX AUTEURS ET
AUX COLLABORATEURS DE LA PRÉSENTE ÉDITION.

EXEMPLAIRE

HENRI BÉRAUD

LE MARTYRE DE L'OBÈSE

LES ÉDITIONS
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE DE MONACO

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1271
.C6
1922a

Copyright 1922 *by Albin Michel*

AU MARÉCHAL JOFFRE
A GEORGES PIOCH, A ÉDOUARD HERRIOT
A GUSTAVE TÉRY
A G. DE PAWLOWSKY, A PAUL SOUDAY
A PIERRE BENOIT
A LUCIEN GUITRY, A MANSUELLE, A PAULEY
AU DOCTEUR REHM
A FÉLIA LITVINNE, A BLANCHE SELVA
A ROBERT DE JOUVENEL
A MAURICE VLAMINCK
A ROBERT DIEUDONNÉ
A PIERRE SCIZE, A PAUL LOMBARD
A ALBIN MICHEL

JE DÉDIE CE LIVRE
QUE LES MAIGRES PRENDRONT POUR UN LIVRE GAI

CHAPITRE PREMIER

CETTE bière est excellente. A votre santé... Oui, monsieur, j'ai toujours été gros, toujours... Voici une photographie, regardez-là. C'est moi-même, tout nu, âgé de cinq mois, assis sur un coussin de velours et suçant mon pouce. Dites-moi si, dans le genre, vous avez jamais vu mieux ? On me pesait chaque semaine sur les balances du boulanger et il paraît que toutes les commères du quartier venaient voir ça. Ma sainte mère en tirait un grand orgueil.

Combien de fois m'a-t-on répété les paroles de l'accoucheuse qui m'attendait au seuil de la vie : « Madame ! s'était-elle écriée, madame, c'est un garçon : il est rond comme une quenouille ! »

Rond, vous entendez, j'étais rond en voyant le jour et, depuis lors, on n'a cessé de me comparer à des objets renflés, à un pot à tabac, à un traversin, à Balzac. Et toujours aux mêmes, depuis trente-sept ans ! Il faut peser cent kilos, monsieur, pour savoir à quel point les hommes sont à court de comparaisons. Ah ! si les gens

savaient ! A quoi bon toujours répéter une vérité désagréable ? Je suis gros, c'est entendu, c'est un fait, vous me l'avez tous assez dit. D'ailleurs je ne m'en cache pas.

Voyez-vous, on ne connaît pas les gros hommes. Tel, qui n'oserait railler un citoyen affligé d'un bouton sur le nez, ne connaît rien d'aussi plaisant que de tourner un poussah en dérision. Comment expliquez-vous cela ? Mafflu, pansu, fessu, voilà des mots permis, n'est-ce pas, des mots dont il serait bien indélicat de se fâcher... Personne, notez cela, ne se soucia jamais de savoir ce que nous en pensons.

Une fois pour toutes, on admit que le Seigneur, dans sa sagesse et sa miséricorde, mit en nous cette graisse pour empêcher nos caractères de grincer. Le plus beau est que mes lourdauds se laissent tout dire et que la plupart vont, par-dessus le marché, jusqu'à prendre un petit air guilleret. Au demeurant, un gros homme jamais ne s'épancha, devant les maigres, du trop-plein de sa rancœur. Nous parlons gaiement de ces choses. Ne comptez pas sur moi pour changer cela.

Quant à vous dire, monsieur, ce qui m'amène en cette ville, c'est une autre affaire et bien délicate. Mais vous m'inspirez confiance. Je vous vois, ce soir, pour la première fois et pourtant il me semble que vous me comprendrez. Oh ! ne vous attendez pas à des confessions mystérieuses ! Un homme qui remplit bien son pantalon est rarement un homme compliqué. Est-ce vrai ?

D'un mot, je vais tout vous dire : je suis amoureux... Parbleu ! vous riez... Je m'y attendais. Je suis amoureux, voilà qui fait rire tout le monde. Le soupir est interdit à l'hippopotame et Venise n'est pas faite pour les cachalots.

Eh bien ! riez, monsieur, tant qu'il vous plaira,

riez comme les autres et avec les autres, toute la gaieté de la terre n'empêchera pas le bel amour, l'amour ingénu, câlin, timide, attendri, confiant, bébête, humble et reconnaissant, de s'être aujourd'hui réfugié dans le cœur des patauds faits comme votre serviteur. Tel que vous me voyez, je suis peut-être le dernier sentimental. C'est comique. Le myosotis dans la futaille ! Et pourquoi pas ? Et qui cela peut-il gêner, je vous le demande ?

Un jour, écoutez cela, un jour, j'ai vu un homme qui me ressemblait ainsi qu'un frère jumeau. Même corps en forme de contrebasse, même figure couleur de pivoine, posée sur un double menton pareil à un pneu bien gonflé.

C'était à la kermesse de Bois-le-Duc, en Hollande, sous une petite baraque de toile. Il avait une serviette autour du cou, et, moyennant un quart de florin, on écrasait une pomme cuite sur la face rose de mon sosie. La foule trouvait cela fameux. Toutes les reinettes du Brabant y passaient, et j'entends encore le bruit flasque des pommes, aplatissant le vivant reflet de mon visage.

Eh bien, mon cher monsieur, c'est avec le pendant de ce visage-là que je rêve d'amours romanesques, de baisers furtifs, de sérénades, de gondoles et d'échelles de soie ! Avec ce visage-là, je soupire après une femme semblable à... Foin des comparaisons ! Une femme, monsieur, cela suffit. Motus ! Des confidences, bien, mais pas d'indiscrétions. Nos chopes sont vides. Qu'on les remplace !

* * *

Pardieu, la bonne bière que voilà ! Aimez-vous la bière ? Pour moi, j'ai tort de me laisser aller à mon goût ;

elle m'alourdit comme tout ce que j'aime. D'ailleurs tout fait grossir les grosses gens, le régime, les sports, les douches, le manque de sommeil, la guerre, oui, la guerre elle-même, fut un facteur de l'embonpoint.

Pourtant, une fois, grâce aux méthodes d'un médecin, qui m'imposa des tortures dont le récit vous retournerait les orteils, je parvins à maigrir. Je connus à ce moment un si grand bonheur que je me mis aussitôt à engraisser de plus belle. Vous peindrai-je ma fureur et mon désespoir ? Quand le docteur vint, un beau matin, chercher ses honoraires, il lut tout de suite dans mes regards que sa vie était en danger; il s'enfuit, monsieur, et, me penchant, je le vis descendre mon escalier à toute vitesse, comme une bille roule à travers les rampes d'un appareil à sou. Je n'en gardai pas moins cette graisse-là, et d'autre, qui s'étala par-dessus.

Il faut avoir grossi durant des années pour comprendre l'amertume du souvenir et l'épouvante des constatations. Vous, les poids moyens, qui ne changez pas, ne pouvez savoir ce que nous éprouvons lorsque nous retrouvons d'aventure, au fond d'une armoire, le gilet d'il y a deux ans, ou la culotte de l'autre saison... C'est plus fort que soi, on veut essayer. Le démon de la curiosité est en vous, qui s'empare de ce vêtement, funeste et pernicieux, témoin d'un temps à jamais regrettable ! On obéit avec une espèce de hâte fébrile; on essaie d'entrer dans ce pantalon dont le fond craque, de boutonner ce gilet, dont les devants, pris l'un pour l'autre d'une insurmontable aversion, refusent de se réconcilier sur votre panse. Quel sale moment ! Tous les gros le connaissent et le connaîtront encore, parce qu'il en est, monsieur, de la corpulence comme de l'âge : l'un et l'autre viennent sans crier gare, et si

doucement qu'on ne les croit jamais arrivés. Et quand ils arrivent, il est trop tard : il n'y a plus de remède.

Le jour où j'atteignis cent kilogs... Ah ! ce jour-là me remplit d'un chagrin si pathétique, monsieur, que je poussais, sur la bascule, de vrais cris de tragédien. Puis, comme il arrive toujours après les grandes douleurs, je sombrai, trois mois durant, dans la trouble mélancolie des bêtes à l'étable.

Bah ! il faut en prendre son parti : « Grosses gens, bonnes gens », dit un proverbe de ma province. S'il dit vrai, la terre porte quantité de braves bougres, car les bons ventrus, Dieu merci, ne sont pas aussi rares que les bons ministres. Là-dessus, j'ai une petite chose à dire, c'est qu'on aurait bénéfice à choisir les politiciens parmi les gens gras : ce serait le plus sûr moyen de ne point avoir à les engraisser.

* * *

Mon Dieu ! la bonne bière. Elle ne vaut pas, à beaucoup près, celle que je bus l'an dernier, au *Bauerngirgl* de Munich, où j'avais suivi la dame en question.

Je la suis partout, monsieur, et, tel que vous me voyez, je viens de loin. De toutes les personnes qui sont attablées ici, en y comprenant cet adjudant de tirailleurs au teint bronzé par les climats, il n'en est pas une seule, pas une, qui ait autant voyagé que le gros père dont vous voulez bien accepter la société.

Et tout cela pour suivre une femme. Voilà comme nous sommes !

Elle s'en amuse. Tant mieux ! Le principal est qu'elle

me permette de la faire rire. Telle est l'existence que l'amour m'impose. Je ne m'en plains pas, bien que je haïsse les déplacements et la vie d'hôtel, et bien que je possède, rue d'Artois, à Paris, un petit hôtel, où les lits sont pleins d'odeurs légères !

Minuit.

Comme le temps passe. Bonsoir, monsieur, nous nous retrouverons, maintenant que nous avons lié connaissance.

CHAPITRE II

CE matin je vous ai rencontré. Vous lisiez votre journal, près du bassin des chalutiers. Une belle matinée d'avril, n'est-ce pas, monsieur ? C'est un grand plaisir que de flâner au printemps, dans un port comme le vôtre, où les voiles de toile brune ressemblent à des socs rouillés ; on n'entend que le bruit des sabots, et le clapotis des barques attachées aux anneaux du quai. Tout le monde semble heureux de vivre. Vous aviez vous-même, ce matin, l'air bien content.

Vous m'avez vu ? Je m'en doutais, mais je n'osais vous le dire... Oui, la personne qui m'accompagnait, c'était elle ! Eh bien, comment la trouvez-vous, monsieur, là, franchement, d'homme à homme ? Ne m'épargnez pas...

Votre silence est un hommage délicat. Et encore, vous ne l'avez vue qu'en passant. Mais il faut la connaître, il faut savoir son visage par cœur ainsi qu'un paysage familier et mille fois parcouru. Si vous la connaissiez bien, si vous la voyiez, lorsque, penchant un peu la tête vers

son épaule et fermant à demi les yeux, elle sourit ! Monsieur, quand elle me lance ces regards-là, je tremble, je pâlis, je me demande d'où me vient l'audace de l'aimer. Regardez-moi donc, puis imaginez la tête que je dois faire dans ces occasions.

Elle rit, alors, la chère petite, elle rit de tout son cœur, et plus elle rit, plus je me balance à la manière des dindons. Voilà nos tête-à-tête. N'est-ce pas à faire pleurer une carabine ? Et je me contente de ça, de peur de tout gâter, avec ma grosse voix, mon gros ventre et mes grosses pattes...

Un soir, j'ai failli me jeter à ses genoux. A genoux, moi, hein ? Je crois qu'elle se serait étouffée ! Une dernière lueur d'intelligence m'a sauvé. Mais je l'ai échappé belle.

Il nous reste quelques instants; je vais vous raconter notre histoire... plutôt, non, je vais vous dire mes raisons d'espérer.

* * *

Son mari est un mufle, monsieur; j'en parle sciemment : c'est un ami d'enfance. Figurez-vous le plus insupportable fat et le pire coureur de jupons qui ait jamais fait la roue devant les filles, un bellâtre à peau blême, ce qu'on appelait, autrefois : une pâleur intéressante. L'œil du bel ébéniste, les tempes grises, la chaussette opulente, enfin tout ce qu'il faut !... Avec ça, rusé, borné, sournois et dénué de scrupules, ainsi qu'il sied aux gens de cette espèce. Vous le savez, n'est-ce pas ? cela ne leur réussit que trop. A force de se croire irrésistibles, ils le deviennent. La présomption d'un individu fier de sa taille et sûr de son tailleur est encore, dans les entreprises amoureuses, le meilleur gage d'un rapide succès.

J'ignore l'envie, soit dit sans nulle vanité, simplement parce que cela est. Les bonnes fortunes d'autrui n'ont point troublé mon adolescence joufflue, et, dès cet âge où mes camarades s'essayaient dans les rôles de jeunes premiers, je m'initiais aux amères finesses de l'emploi de confident. J'en avais le physique. Sans doute est-ce à force de recueillir en ce temps-là des aveux, des soupirs et des larmes, que j'ai pris l'habitude de m'exprimer comme le *Parfait Secrétaire des Amants*.

N'imputez donc pas à jalousie ce que je vous dis du mari; n'y voyez qu'une explication dont la suite de mon récit vous montrera, je pense, la nécessité. Si cet homme n'était pas le mauvais sujet que je vous dis, sa femme ne l'eût point quitté, je ne serais point tombé amoureux d'elle, et mes aventures ne m'eussent ni conduit dans cette aimable province, ni procuré l'agrément de vous connaître.

Quoi qu'il en soit, je fus si bien mêlé à l'existence du paroissien en question que, témoin à son mariage, portant la valise jusqu'au marchepied du wagon qui l'emportait en voyage de noce, je devins (comme il fallait s'y attendre) l'indispensable ami de son jeune foyer, l'agréable rigolo, sans qui la lune de miel finirait par sembler fade, celui qui, la mauvaise saison venue, souffle sur les nuages et nettoie l'amoureux horizon des jeunes époux. Regardez-moi bien : je suis cet homme-là.

Cela dura six ans ! Six ans, durant lesquels je recueillis, avec la placidité bouffie d'un bonze sous le toit à clochettes de sa pagode, les confidences du mari et les larmes de l'épouse. Car il va sans dire que mon gaillard n'avait pas tardé à prendre ses ébats.

On peut me rendre cette justice que je faisais bien mon métier de troisième à la paire. Madame se doutait

bien de l'inconduite de Monsieur. Pourtant elle dut toujours, grâce à moi, s'en tenir à des soupçons. Elle m'interrogeait fort adroitement; elle cherchait, non sans adresse, à me faire traverser les alibis de son volage époux. En vain ! Non seulement je ne trahis jamais le secret de ses confidences, mais, avec un scrupule qui ne m'honore point, je mis sans cesse au service de ses mensonges et de sa débauche la rassurante naïveté de ma grosse figure. Pourtant j'en savais long. Car il appartenait à cette sorte de polissons qui ne peuvent retrousser une cotte sans convier au partage de leur joie toutes les personnes environnantes — à l'exception de la seule intéressée, bien entendu.

Cela durerait encore et je porterais, d'un cœur paisible, les paquets et les secrets de la maison, si nous ne nous étions tous trois, un beau jour, mis en tête de voyager. C'est à Londres que commença mon tourment.

* * *

Si surprenant que cela puisse paraître aux yeux d'un provincial comme vous — soit dit sans vous désobliger — les voyages ne facilitent point les fredaines d'un mari, j'entends d'un mari qui court le monde entier, avec sa femme et un vieux camarade. Rien ne vaut pour la commodité, l'adultère à domicile, où il reste à celui que l'on trompe la ressource de fermer les yeux. En route, c'est une autre affaire. Les halls d'hôtels, les couloirs de grands express, les galeries de transatlantiques ne laissent rien dans l'ombre...

Bref, un après-midi, au Russel, où nous étions des-

cendus, l'épouse, rentrant à l'improviste dans l'appartement conjugal, se remplit les yeux d'un tableau aussi mémorable qu'imprévu et fugitif. Elle ne se soucia point, du reste, d'en observer les transformations.

L'aspect de son mari, vu de dos, et penché sur une *waiting maid* dont elle n'aperçut que les minces jambes gainées de soie noire, et un bout de cuisse ni plus ni moins rose que la jarretelle de satin gaufré, cet aspect suffit à la bouleverser. Elle prit sa course, à travers les escaliers de marbre jaune, jusque dans le jardin d'hiver où, sans penser à mal, votre serviteur se livrait à ses travaux ordinaires, c'est-à-dire l'étude comparative et raisonnée du Bass et du Guiness.

Elle s'effondra, tout en larmes, dans un fauteuil, en face de moi.

— Mon ami, mon bon gros... gémit-elle.

Et, ne pouvant achever, elle éclata en sanglots.

On nous observait avec surprise. Vous connaissez les mœurs anglaises ? le peu de goût que l'on a, de l'autre côté du *channel*, pour les manifestations publiques et pour tout ce qui s'écarte de ce qu'ils appellent : *propriety*. Je me sentais gêné. Si au moins le mari était venu à mon aide. Pensez-vous ! Le drôle comptait sur moi pour tout arranger et il se gardait bien de prendre livraison du paquet de sottises dont il était, après tout, le légitime propriétaire. J'en héritais, en ma qualité de « bon gros » et, comme il n'y avait pas à se gêner, l'épouse outragée me fit bonne mesure.

Mais attendez la suite !

Cette journée du 10 septembre 1920, que la mémoire des hommes ne retiendra point dans ses fastes, fut pour moi une journée historique. C'est de ce jour-là, à l'heure

du thé, que partirent du même coup mon supplice et mon bonheur.

Quand la femme de mon ami eut bien pleuré, elle se tamponna les yeux, tira de son sac à main une petite glace, une houpette, se poudra les ailes du nez, soupira, puis respira profondément, tapota sa jupe, et, me regardant bien en face :

— Venez, dit-elle.

Je la suivis dans l'ascenseur; au deuxième étage elle me fit arrêter.

— Où est votre chambre ?

Je balbutiai :

— Ma chambre ?... là, à gauche, troisième porte... le 87.

— Le 87 ! venez ! dit-elle encore.

Et, me saisissant impétueusement par la main, haletante, sans souci des regards d'une valetaille qui jubilait en silence, elle me traînait dans le couloir ainsi que, dans le goulet d'un port, un remorqueur tire un navire de fort tonnage. Enfin, nous atteignons le débarcadère, c'est-à-dire mon appartement.

Or, tandis que nous faisions ces quelques pas entre la grille de l'ascenseur et la porte de la chambre nº 87, il se passait en moi ce qui se serait passé en vous, en n'importe quel homme, puisque nous sommes tous des cochons et, pour comble, des cochons vaniteux.

Pour cela, les gros valent les minces et les pelés valent les tondus. Ils se croient tous irrésistibles pour si peu qu'ils puissent penser que l'on en veut à leur peau.

J'ajoute que je ne m'embarrassais guère de scrupules. A parler franc, je n'aime pas l'amour à l'impromptu.

Je suis comme le ténor Duprez, auquel les bravos de confiance ôtaient ses moyens. Mais j'étais un autre homme et si complètement transformé que, jetant sur mon âme un coup d'œil introspectif, je ne la reconnus point. Ce n'était plus, monsieur, l'âme du brave compère de comédie, du souffre-douleur complaisant que je vous ai dépeint tout à l'heure. Sous le vaste gilet, mon cœur battait, au rythme folâtre de la bamboche.

Notez, puisque je veux tout vous dire, que l'idée de cocufier mon ami ne m'avait jamais traversé l'esprit. J'étais un compagnon loyal, moins peut-être par scrupule que parce que je ne croyais guère à ma chance. Il est remarquable que les gros hommes, s'ils s'attaquent volontiers aux femmes des hommes très maigres, n'aiment point à se trouver en rivalité avec les individus du format courant.

Bref, je n'aimais pas la femme qui me guidait si résolument vers mon lit de célibataire, et je croyais la connaître trop pour qu'il me vînt d'elle le moindre désir... Et voici que dans une seconde !...

Nous arrivons dans la chambre. Aussitôt je fais le gracieux, je rentre mon ventre, je projette des regards enivrés et je m'avance avec un air si peu ambigu que, du coup, la dame voit où j'en veux venir :

— Eh bien, dit-elle, qu'est-ce qui vous prend ?

Je demeurai interloqué. Et je devais avoir une bonne tête, car, avec des yeux encore rougis de larmes, elle se mit à rire, mais de ce rire que seuls ont eu l'avantage d'observer les gros messieurs placés dans une semblable position. J'ai dû pâlir. Cela la calma et même l'attendrit :

— Allons, reprit-elle, vous êtes un bon gros. Vous allez faire votre valise et vous irez m'attendre à la gare

de Cannon-Street. Nous partirons ce soir pour Paris. Je m'occuperai de tout. Faites vite.

Je demeurai planté devant elle, les bras ballants, la bouche ouverte :

— Vous ne comprenez pas ?

Je secouai la tête :

— Je veux m'en aller, sans mon mari, vous comprenez, sans-mon-ma-ri, et le seul moyen de l'éviter, c'est de me cacher ici. Je suis certaine qu'il me cherche déjà. Il a préparé sa grande scène, il a composé le visage de circonstance. Mais, cette fois, je n'entendrai pas la pièce. Ecoutez bien : il va rôder dans l'hôtel et guetter la porte de son appartement jusqu'au dîner. A ce moment, il descendra. Je filerai avec votre valise. En attendant, partez et prenez votre air le plus naturel !... Vous avez de l'argent ?

— J'en ai. Cependant...

— Allez !... A huit heures, Cannon-Street Station, deuxième quai !

— C'est grave, ce que vous me faites faire là.

— N'êtes-vous pas mon ami ?

— Oui, parbleu ! Mais... si je vous aime, moi ?

Elle pencha la tête vers son épaule, ferma les yeux à demi, sourit en me regardant... Je le vis pour la première fois, ce sourire-là. Ah ! la diabolique ! la diabolique et délicieuse créature !

* * *

J'ai lutté, monsieur. J'étais un homme dégrisé, que ne tentait guère la perspective d'une aventure où, les choses allant au mieux, il ne gagnerait qu'une nuit blanche et

les aigres reproches d'un vieux camarade. Il me souvient qu'à ce moment je me demandais, avec la plus entière présence d'esprit, par quel vertige j'avais pu céder à la brusque envie de cette femme. Une maîtresse agréable et complaisante m'attendait à Paris. Par ailleurs, je ne me sentais nul penchant pour les bonnes fortunes que l'on paie de sa tranquillité. J'aime mes aises, comme tous mes frères en grosseur, et j'ai avec eux ceci de commun que la gêne m'est insupportable.

Et puis l'amour en cachette !... Il me semble que, si même j'étais fait comme un jeune premier du Gymnase, l'adultère et ses complications ne seraient point de mon goût et ne rempliraient en aucun cas les loisirs de mon existence ! Enfin, s'il faut tout vous dire, j'avais alors — je croyais avoir — le seul goût des belles filles, blanches de peau, brunes de toison, rouges de lèvres et provocantes de croupe, ce qu'on appelle le type bordelais. Telle était, précisément, l'ordinaire compagne de mes jeux, mon affectueuse et facile maîtresse, celle qui, à son tour, après bien d'autres, attendait en joyeuse compagnie et sans impatience mon retour au bercail...

Or, la nerveuse petite dame que j'avais devant moi était blonde et rose, toute en sucre et en fossettes, avec des yeux d'un bleu de pastel. Jolie, certes, et désirable, mais enfin pas mon type. Comment diable avais-je pu ?...

Eh bien, monsieur, vous êtes libre de me croire les choses se passèrent comme je vous le dis : elle pencha la tête vers son épaule, ferma les yeux à demi, sourit en me regardant... Et je partis.

Je partis. Il pleuvait. Je traversai la Cité comme un imbécile, le dos rond sous l'averse, parlant tout haut dans les rues. Les grands autobus écarlates me frôlaient.

Les passants, enveloppés de waterproofs jaunes, se retournaient sur moi. Trempé jusqu'aux muscles, ainsi qu'un maigre l'eût été jusqu'aux os, je pris le Strand, me trompai de chemin et me trouvai, au soir tombant, derrière Kensington.

Enfin, comme frappaient sept heures, je parvins à la gare de Cannon-Street.

Pour la première fois de ma vie, j'oubliai de dîner. Une heure durant, je regardai un vieux cheval de cab racler le pavé, tandis que le *cabby* roulé dans un plaid dormait sur son perchoir. Je ne pensais plus à rien. C'était le coup de foudre. Ah ! nom de Dieu !...

CHAPITRE III

BONJOUR, messieurs. Votre ami vous a parlé de moi, je sens cela rien qu'à votre manière de me regarder. Tant mieux, les présentations seront plus tôt faites. N'allez pas vous déranger; achevez votre partie... Vraiment, c'est fini ! Alors je n'ai plus de scrupules et, puisque vous ne me trouvez pas importun, je m'asseois à votre table.

Je n'en puis plus; je meurs de fatigue. Cela ne se voit guère ?

Parbleu, voilà toujours ce qu'on trouve à nous dire pour nous consoler, nous autres, les gros hommes. Le refrain ne change pas. Même durant la guerre, il n'avait pas changé. Fatigués, malades ou malheureux, c'est le même prix : personne ne s'en aperçoit. On nous dit : « Vous avez une bonne mine », et, quand on a dit cela, on se frotte les mains avec satisfaction.

Quand je mourrai — que ce soit le plus tard possible — mes amis viendront, je l'espère, me voir une dernière fois. On lèvera pour eux le dessus de ma boîte, et tous,

penchés sur mes restes, diront tour à tour : « Il a une mine superbe », autrement dit : toutes les apparences de la santé. Cela n'empêchera pas le menuisier de visser solidement mon couvercle, le curé de me bénir et l'appariteur de lever sa canne en signe de départ. En route ! Puis mes amis formeront un convoi distrait, car on ne peut se faire à l'idée de pleurer un « bon gros ». On dirait que les obèses échappent aux mystères de la mort, comme, après les naufrages, les édredons des paquebots se dérobent à l'emprise des vagues et flottent sur la mer.

L'obèse est comique jusque dans le trépas. Même le croque-mort, qui gémit sous le poids du client, trouve encore le moyen de plaisanter. Un bossu fait peur : un ventru fait rire, c'est entré dans les mœurs; désormais, nul n'y pourra plus rien changer.

Ainsi, au théâtre, où les sots prétendent trouver une image de la vie, les gros ne servent qu'à faire rire : une bedaine, messieurs, voilà la dernière ressource de l'amuseur essoufflé. L'action traîne, le public bâille, la critique fronce les sourcils, attendez ! Une porte s'ouvre, voici le coïon !

Pauvre gros cabotin gonflé dans les gargotes et les buffets de gare, pauvre sphère de l'absurde, qui roule au milieu des éclats de rire, nul ne te fit jamais l'aumône amère du couplet sur les clowns ! On plaint en musique Paillasse sous sa farine. Mais non point l'obèse timide, gaffeur et cocu, l'obèse embusqué, nouveau riche, goinfre, ignare, égoïste, poltron, empoté, crédule, malencontreux, l'obèse qui conduit l'auto, se fait gifler par le mari et sert de repoussoir à M. Victor Boucher !... Quelquefois il console une amoureuse blessée; il arrive en effet que le théâtre ressemble à la vie...

L'un d'entre vous me comprend, messieurs...

Mais, quoi qu'il arrive, et pas plus sur la scène qu'ailleurs, les gros rigolos ne feront jamais pleurer. Les gros rigolos ! Au fond, l'immense foule des maigres les hait et les jalouse. Voilà la rançon d'un teint frais, d'une bouche vermeille, d'un visage plein et reposé.

Ah ! les maigres, les vrais maigres ! Ceux qui portent de petits gilets de premiers communiants sur des poitrines en pains de sucre ! Qui dira jamais l'éloquence des regards de basse envie que ces gens-là coulent sur nos rondeurs ? Ils sont féroces.

L'un d'eux, une espèce de héron doucereux, me demandait un jour : « Combien y eut-il de gros tués pendant la guerre ? » Et son long nez, qui remuait au vent, menaçait mon nombril ainsi qu'une baïonnette.

C'est dans les administrations qu'on voit le mieux ce qu'il en coûte de faire envie à ceux qui font pitié. Il faut entendre le ricanement de tous ces malingres en cage, tandis qu'il se renvoient un gros contribuable de guichet en guichet, comme un ballon. Il n'est point de victime plus agréable à ces malfaisants de profession. Cela n'est encore rien, car notre placidité surnaturelle a toujours raison de leurs procédés, et généralement, le sourire lunaire du patient laisse le bourreau bavant de rage dans son encrier, tandis que, sous les cent kilos vainqueurs, craque joyeusement le plancher des ministères et que l'huissier à chaîne murmure :

— « Ce n'est pas possible, on a dû lui ouvrir le portail aux voitures ! »

Tout cela, vous dis-je, n'est rien et les maigres nous font bien autrement expier, quand ils le peuvent, cette ampleur qui les offusque.

* * *

Il m'arrivait, dans ma jeunesse, comme à tout le monde, de perdre ma place. J'en cherchais une autre. Une fois, ayant couru tout Paris, reniflé la cire et le papier d'emballage de tous les magasins du Sentier, torché de mes grosses épaules les gras corridors des Halles, je comparus devant M. Sagnimorte, directeur d'une succursale d'assurances, à qui l'on m'avait recommandé. M. Sagnimorte était un gringalet de l'espèce myope et crépue. Il ressemblait à un cornet de crème au chocolat que chevaucherait un binocle. Je crois bien que je n'ai de ma vie rencontré un homme aussi méchant. Il me tendit d'abord la main et me fit asseoir. Je lui racontai mes tribulations qu'il écouta d'un air sympathique et pénétré.

— Vous êtes vraiment dans la misère ? me demanda-t-il.

— Autant qu'on peut l'être, monsieur. Depuis une semaine, je me nourris chaque jour d'une miche et d'un bâton de chocolat. C'est un affamé qui vous demande du travail et du pain...

Alors, faisant craquer les os de ses doigts, il se mit à rire, braqua sur moi son visage pointu, et, le doigt tendu vers mon ventre :

— Vous avez des réserves, dit-il. Maigrissez, et revenez me voir. Il nous faut des hommes actifs et non point des poupards !

Il ouvrit une porte et me poussa dehors. Jamais je n'ai pleuré comme dans cet escalier.

J'ai revu plus tard M. Sagnimorte. Il était ruiné. J'avais fait fortune. Mon ventre était devenu un ventre doré. Je ne suis pas un ingrat. M. Sagnimorte est

concierge, maintenant... concierge d'un immeuble qui m'appartient, avenue de Wagram.

Quelquefois je vais le voir dans sa loge et je lui rappelle notre histoire. Je le regarde avec une implacable bonhomie. Il sourit, tandis qu'une nappe de bile se répand sous sa peau, depuis son col rond de larbin, jusqu'à la mousse d'œuf battu de ses cheveux, qui ont blanchi dans les travaux du cordon...

Ce plat-là, je l'ai mangé froid, n'est-ce pas, messieurs ? Et je le savoure encore. Que voulez-vous ? on nous rend haineux, à la longue, nous qui naissons inoffensifs et débonnaires ! C'est leur ouvrage, à tous ces farceurs dont les moqueries nous enragent et qui sont si contents de leur esprit, si contents qu'ils ne voient pas nos bons yeux, nos yeux de goret, flamber parfois de colère, ainsi que des yeux d'ours.

Je me laisse emporter par les mots. Au fond, la bonhomie n'est pas affaire de volume. Je connais des philanthropes décharnés, jaunes comme des coings dans l'armoire d'une vieille fille, et qui posent avec tendresse, sur le prochain, les regards de leurs yeux vitreux.

A boire, garçon ! Autant de demis que de clients. Rions et plaisantons. Cela vaut mieux, est-ce vrai ? Pour moi, j'aime à égayer ceux qui m'entourent, et l'on m'a toujours considéré comme un fameux boute-en-train. C'est, entre nous, l'avis de certaine personne — chut ! — qui prend à me regarder vivre le même plaisir qu'éprouvent les enfants aux cabrioles de Fatty.

Après tout, elle a raison. L'obèse est la gaieté du monde, surtout lorsqu'il se met en tête de maigrir. Cela m'est arrivé comme aux autres, et, comme eux, j'ai tout essayé.

CHAPITRE IV

D'ABORD les drogues. J'ai pris des pilules répugnantes à la vue comme des yeux de chats étranglés, puis un liquide, qui avait l'odeur de la boue et le goût de l'huile de lampe. J'y gagnai une maladie de foie et un teint de citron. Jamais, depuis lors, je ne passais devant une pharmacie, sans qu'une sueur froide ne me coulât entre les omoplates. Cependant, je croyais avoir maigri : illusion d'optique, due à la couleur de ma peau, flétrie par le poison... La bascule aveugle que je consultai ne s'y trompa point; j'avais pris deux kilos d'une graisse jaunâtre, qui, heureusement, fondit aux premières chaleurs.

Je me laissai conduire dans un hammam. La chaleur m'oppressait au point de me tenir bouche bée comme un poisson sur le sable. Des citoyens dénués de graisse et de pitié et qui, sans doute, allaient en ces lieux pour voir souffrir les poids lourds, me regardaient d'un œil sec. Je haletais sous le peignoir de laine. Les miroirs, dans leurs cadres mauresques, me renvoyaient l'image

d'une tomate énorme, huileuse et mouvante. La sueur me noyait les yeux. Je résistais. Les cheveux collés, la langue pendante, je régnais, comme un Neptune dérisoire, sur mes propres eaux dont j'inondais au moindre mouvement le carrelage du bain turc.

Puis ma force s'en allait. Je regagnai ma cabine en chancelant. Des garçons brutaux s'emparaient du costaud dégonflé et l'étendaient sur un lit. Enfin, massé, pincé, passé au crin, étrillé, assommé de claques, je sortais. Une soif dévorante me jetait dans une brasserie exploitée de l'autre côté de la rue par le tenancier des bains, comme je le sus plus tard. C'est là que la clientèle martyre venait se refaire et se consoler. Elle venait en courant entonner la bière fraîche et mousseuse, reprenait sans retard son humidité naturelle et son poids normal. Je garde de ces expériences un souvenir assez agréable, car la bière était excellente. Je les eusse certainement prolongées, si l'implacable bascule ne m'avait tout à coup révélé un nouvel excédent de bagage.

Alors commença pour moi l'ère de la gymnastique suédoise. Chaque matin me voyait, nu comme un bel œuf rose, au milieu de mon salon. La pantomime commençait : j'étais un prophète battant l'air de ses bras, puis un Bouddah s'accroupissant pour remonter avec lenteur vers le ciel; puis, couché sur le tapis, un noyé qui tend ses orteils hors de l'eau, puis Adam étendant les bras pour savoir s'il pleut; je roulais, je rampais, bondissais et je n'étais plus ensuite qu'un gémissant catalogue de toutes les espèces de courbatures connues depuis les premiers âges de l'humanité.

Cette fois-là, je maigris un tout petit peu. D'ailleurs je croyais avoir beaucoup changé; autre illusion d'optique,

que j'entretenais vis-à-vis de moi-même avec une mauvaise foi complaisante. Je plaçais ma figure, pour la regarder, dans cet éclairage coupant, où les photographes placent les clients épris de peinture hollandaise, cet éclairage vertical qui, atténuant les lumières, épaississant les ombres, donnerait à une motte de beurre l'aspect d'un visage de Rembrandt. Ainsi je conférais à mes traits un caractère qui m'enchanta, jusqu'au jour où je mis le pied sur la fatale bascule...

Alors, je me fis jeûneur et vécus dans l'austérité, la faim, l'inertie et la macération. Plus de chocolat du matin ! Plus de toasts beurrés ! Je me privais de tout, je mangeais sans boire, je vivais de viandes grillées et de croûtes de pain. Mon sommeil fut compté comme celui d'un forçat. Ce fut atroce : je me reprochais un bon repas, une grasse matinée, un verre de chambertin, comme une imprudence sans remède.

Durant les six semaines que dura cette abomination, je passais comme un loup affamé devant mes restaurants favoris et je fuyais tout le jour mon appartement, de peur que l'envie de dormir ne fût plus forte que ma volonté.

Un jour, je m'assis, la faim au ventre et noyé de fatigue, à la terrasse d'un café. Un couple passa ; la femme sourit et je l'entendis qui, me montrant du regard à son compagnon, murmurait :

— En voilà un qui ne doit pas se priver !

Ce fut une leçon.

Je ne me privai plus, en effet. Alors, je m'aperçus que les régimes, s'ils ne font pas maigrir, empêchent du moins d'engraisser. Je me mis aussitôt à enfler comme une bosse sur un front, sous les regards des témoins stupéfaits. Jusqu'alors j'étais potelé, pas davantage. Il me fallut

moins d'un an pour atteindre au point où vous me voyez.

Alors ce fut, en son genre, admirable. Je ne pouvais plus rencontrer un ami, après un mois d'absence, sans qu'il levât les bras au ciel et demeurât béant, à la vue de mes joues :

— Si vous voyiez mes fesses ! m'écriai-je furieux.

Mais, après un ahuri, c'en était un autre; et tous arrivant avec le même compliment sur les lèvres :

— Ah ! bien vrai ! ce que vous engraissez !

Les maigres, naturellement, y apportaient une verve et une chaleur tout à fait réconfortantes. En général, ils trouvaient dans l'inépuisable fonds de leur gaieté, quelque gracieuse épigramme comme ceci :

— Vous faites la pige au Panthéon !

Ou cela :

— J'avais entendu dire que toutes les mines flottantes étaient repêchées.

Ou encore :

— Etes-vous sûr d'être prêt pour la mi-carême ?

J'accueillis ces espièglerie avec un sourire à la Deibler. Je voyais rouge, positivement.

Cependant, je m'avisai d'une réponse qui me vengerait de mes plaisants amis. A peine le quidam décharné achevait-il son invariable : « Vrai, ce que vous engraissez !... » et, à peine avais-je répondu mon vague : « Oui, ça va... » que, feignant une surprise apitoyée, j'ajoutais, en regardant mon homme bien dans les yeux :

— En effet, je grossis; par contre, mon cher, je suis bien fâché de vous voir une mine si défaite. Ce n'est peut être rien... Vous devriez tout de même voir le médecin.

Je connus de la sorte des minutes assez agréables,

et, même, je crois bien que deux ou trois poules mouillées tombèrent malades tout de bon.

D'ailleurs, tout cela devait finir. La surprise des gens ne dura point. Mon développement cessa, comme par miracle, le jour où chacun le croyait devenu chronique.

* * *

Grâce au ciel, je pus, plusieurs mois de suite, habiter le même pantalon, le même faux-col, le même gilet. Toute cette phase (que l'on pourrait appeler aérostatique) de mon existence, je la passai dans les salons d'essayage, et mon tailleur ébahi en avalait ses épingles. Sans compter que mon cas épuisait ses euphémismes.

— Monsieur est un peu fort, disait-il, tout d'abord.

Puis il changea :

— Monsieur est fort... Monsieur est très fort... Monsieur est puissant...

Puissant, il s'en tint là. Ce fut la dernière goutte de son eau bénite. Après cela, il prit mes mesures en silence, comprenant, soudain, que d'un adjectif à l'autre, il en viendrait bientôt à me dire : « Monsieur est formidable... Monsieur est phénoménal... Monsieur est répugnant... »

J'en changeai d'ailleurs bientôt. Tous me mécontentèrent, ainsi que tous les médecins déçoivent les incurables. Je fuyais particulièrement les sages qui me conseillaient des coupes à la papa et m'arrachaient de la sorte, avec rudesse, le bandeau que je m'enfonçais sur les yeux.

Le plus fort est qu'on se laisse toujours prendre à l'espoir que tel vêtement, vu dans une vitrine ou sur le dos d'un comédien, vous « ira pas mal ». La chimère commence à s'enfuir au moment du premier essayage.

Le salon d'essayage ! Ah ! la belle invention, avec ses psychés et ses lumières crues, qui ne ménagent aucune illusion, qui étalent aux yeux du patient consterné ce qu'il feint de ne plus voir depuis des semaines et des mois !

Brusquement, dans un pan de miroir, on aperçoit ce dos spacieux comme une armoire de famille, et cette nuque capitonnée, dont les losanges de chair mastic ressemblent aux coussins des wagons de première classe, et ce derrière qui s'épanouit sous l'étoffe et la tend ainsi que la soie d'un parapluie. Le profil n'est pas plus heureux qui montre la courbe d'un ventre en forme de proue et des bajoues dont la vue procure à chaque expérience les joies d'une découverte...

Pour comble, on garde, en général, son vieux pantalon et son vieux gilet pour essayer la veste neuve; jamais les bosses des genoux ne vous ont paru si désolantes et jamais l'inévitable boudin du justaucorps ne vous désobligea de la sorte.

Le vêtement moderne, voilà l'ennemi ! Vivent le peplum et la toge ! J'aspire au retour des mœurs antiques, sauf en ce qui concerne l'auto et les cocktails.

Je ne devrais point parler de cocktails en cette ville où, sans vous offenser, on boit des apéritifs qui, depuis l'inauguration de la tour Eiffel, se sont un peu démodés. Mais la bière est fraîche et je ne sais pas, en Europe, un endroit plus aimable que la terrasse de ce café, éclairant de tous les feux les tables vertes, les chaises de rotin, la toile blanche, rouge et festonnée de sa marquise, tandis que la rue aux pavés pointus se perd, sous nos yeux, dans la ténèbre des nuits provinciales. Le poète a dit vrai : voilà le bonheur, messieurs. A votre santé, et, s'il vous plaît, à demain.

CHAPITRE V

SI, si, vous me remplissez de joie. Vraiment, mon récit vous intéresse ? Ah ! monsieur, parler d'elle est ma seule consolation ! et, puisque nous avons la chance ce soir de nous trouver seuls...

Où en étais-je ?... A Londres ?... Oui... Elle vint à l'heure dite. Je la vis descendre d'un taxi, juste en face du compartiment où je l'attendais. Elle paya très vite et, m'ayant aperçu, pénétra lestement dans le wagon :

— Vous avez les tickets, dit-elle. C'est bien, vous êtes un bon gros.

Le lendemain nous sortions, elle et moi, à sept heures du matin, de la gare du Nord.

Tout le long du voyage, et durant la traversée, je lui avais fait une cour empressée, et plaintive. Hélas ! sans éloquence ! Je ne trouvais en moi que des mots plats, ainsi que les traversins d'un hôtel meublé. C'est le langage de l'amour véritable, et je le parlais pour la première fois...

A présent que je juge les choses avec un peu de recul,

je me demande comment, en l'espace de trois heures, un homme peut aller passer d'une brave, simple et saine concupiscence à ces transports de calico: élégiaque. Cela est pourtant. Vous me direz que cela se rencontre surtout dans les romans. Mais vous vous trompez si vous croyez qu'il en va autrement dans la vie.

J'en puis parler, moi, qui après dix années d'une camaraderie sans arrière-pensée, durant lesquelles cette femme ne m'avait pas plus caché les recoins de son âme que le creux de ses aisselles, j'en devins amoureux entre l'heure du thé et celle du dîner ! A cinq heures, elle eût pu sortir du bain devant moi sans que peut-être sa nudité me troublât plus que l'image de la nymphe républicaine que voici, gravée sur la bande de ce paquet de tabac. Nous étions des copains, et je vous le dis parce que c'est vrai. A huit heures et demie, dans le wagon-restaurant du rapide Londres-Folkestone je dînais, sans appétit, en face de la même femme — et je l'adorais !

Ce soir-là, et la nuit qui suivit, j'ai parlé pour six mois. Je n'ai pas eu, depuis, besoin de changer ou d'ajouter un mot à mes paroles.

Elle avait tout de suite commencé son jeu, tantôt l'éclat de rire, tantôt le sourire et le regard en coulisse, sous les cils baissés. Je me méfiais, vous pouvez le croire, et de cette femme plus que d'aucune autre. Elle aimait son mari, et je le savais. Notre fuite ne devait être, tout bien pesé, qu'une comédie de femme jalouse, qui, le lendemain, recouvrerait un sang-froid de vieil avoué. Sûrement, à l'heure de la réconciliation, on ferait appel à ma vieille camaraderie; une fois de plus, on échangerait le baiser de concorde à l'ombre de mon amicale mappemonde. Mais alors, pourquoi se donnait-elle la peine de

m'émoustiller avec son sourire et ses yeux tendres.

Pourquoi, vous le demandez ?

Eh ! Fichtre ! pour le plaisir de tourner la tête à un brave garçon, en vraie gamine qu'elle était. Cela n'était assurément ni bien rare, ni bien nouveau. Quel homme, à notre âge, ignore ces vérités ? Je me les répétais, très inutilement. Une fois pris, on l'est bien, et j'étais en train de m'en apercevoir.

Elle voulut passer la Manche sur le pont du bateau, et, comme elle avait un peu froid, elle se fit, durant le passage, dorloter comme une petite fille... Bref, lorsque nous nous quittâmes, à la gare du Nord, elle pour se rendre chez une parente, à Passy, moi, pour regagner mon domicile, j'étais à peu près toqué.

* * *

Je la mis dans une voiture et, le cœur gros, je me fis conduire chez moi. La vue de mon intérieur me rendit un peu de calme. Il y avait, dans cet appartement, mille souvenirs d'un bonheur bourgeois, d'un sage bonheur, fait de toutes les petites manies d'un gros célibataire. On est heureux ou malheureux, selon son poids. Je soutiens qu'au-dessus de quatre-vingt-dix kilos, un homme ne peut rien éprouver d'étriqué ou de mesquin. Seuls, les gros me comprendront.

Ainsi comme il arrive parfois, la maison m'était rendue par le décor familier de mon existence. Il me semblait que, parmi ses témoins ordinaires, elle devait reprendre son cours. Assis dans un fauteuil de cuir je songeais à ces choses. Mon valet de chambre ne paraissait pas trop malheureux d'un retour qui l'allait priver de

son cinéma quotidien. Il me trouvait bonne mine — naturellement. Mais tandis qu'il me tendait mon pyjama, je pensais :

— Je vais revenir gentiment à mon tran-tran, à ma brave existence de bouffi sympathique et pas contrariant.

Après tout, je devais laisser un vide. Les amis de jeunesse ne se remplacent pas, et les miens commençaient, bien sûr, à trouver que les gros garçons, bons buveurs, égaux de caractère et toujours prêts à la vadrouille, sont tout de même, à Paris, moins nombreux que les tapeurs et les mufles. Oui, bien sûr, ils m'attendaient. J'irais le soir même au Chatham. Déjà, j'entendais ce vieux Rouquayrol s'écrier à ma vue :

— On l'aime trop pour tuer le veau gras !

Et Michel ajoutait entre deux bouffées de cigare :

— Pour célébrer son retour, nous allons en embrasser chacun un morceau.

Tels sont mes amis. Ils n'épargnent pas ma graisse, car ils sont hommes et parce qu'on leur trouve de l'esprit. Mais, tels quels, je les aime...

Et les nuits à Montmartre, ces nuits que remplissait l'innocent plaisir d'entendre le bruit des bastringues et de confesser au champagne de petites courtisanes merveilleusement bornées. Tous les maîtres d'hôtel, tous les portiers et tous les chauffeurs nocturnes de la rue Pigalle me connaissent par mon petit nom. Les trafiquants de cocaïne me haïssent parce que mon air florissant et les pivoines de mon teint font, par l'exemple, du tort à leur commerce. Tout cela est loin, et je me demande si je reverrai jamais les halles matinales où, suivant ce goût des traditions que vous me connaissez, je menai souvent le chœur de mes compagnons.

Ah ! monsieur, cela me fend le cœur de parler de ces choses. Comme j'étais heureux ! Et je l'ignorais. Maintenant j'ai, pour mes fauteuils de cuir, pour mes sombres armoires, pour mon pot à tabac, le cœur d'un exilé. Je ferme les yeux et je vois les tapis épais, le divan, les livres; cela me semble beau comme les châteaux des romans, beau comme les intérieurs qu'on imagine et que remplit un silence calfeutré. Souvent, je pense à cela, le matin, dans les chambres d'hôtel, en versant l'eau du triste broc de faïence, et je renifle pour ne pas pleurer.

Pour revenir, je vous parlais de mes amis. De pressentir les dangers de l'aventure où je m'engageai, m'attachait davantage aux témoins de ma béate et confortable félicité.

— Allons, c'est dit, pensai-je, j'irai les rejoindre ce soir, ou mieux : à l'instant même...

* * *

Je commençai à m'habiller. On sonna.

C'était elle, très calme :

— Mon mari est revenu, dit-elle.

— Ah !

— Il n'a pas hésité... Une demi-heure après son arrivée, il sonnait chez ma tante. Elle lui a persuadé que je n'étais point dans la maison. J'étais dans une chambre voisine; j'ai tout entendu...

Elle rit nerveusement. Mais, de ses petites mains, elle pétrissait son mouchoir et je voyais, lorsque nos regards se croisaient, qu'elle était bien près d'éclater en

sanglots. Elle se contint pourtant, sembla hésiter, puis finit par dire :

— C'est un misérable et un imbécile par-dessus le marché. Il ne s'est même pas douté que je pouvais être là, de l'autre côté d'une porte, et il a tranquillement sorti, pour le faire admirer à tante Claudie, son précieux cœur d'homme, son cœur à deux compartiments bien clos et bien étanches, l'un pour l'égoïsme, l'autre pour la vanité...

— Au fond, dis-je, vous l'aimez encore.

— Si je l'aimais, je n'aurais pas couru le risque d'entendre ce que j'ai entendu. C'est fini.

— Bah !

— Fini. Ma tante l'a reconduit après une conversation qu'il regrettera. Je l'ai vu remonter en voiture. Il doit me chercher partout.

— Très bien, fis-je.

— Comment, très bien ? Ce n'est pas un sot. Quand il aura fait le tour de nos relations, il retournera là-bas... Puis il viendra ici.

— Alors ?

— Alors, il faut quitter Paris. Je viens vous chercher.

— Ah ! pour le coup, m'écriai-je, c'est trop fort ! Vous me ramenez de Londres comme une femme de chambre, sans me demander seulement si je préfère la traversée par Dieppe ou par Boulogne...

— Plaignez-vous donc. Vous n'avez pas même eu la peine de préparer votre valise.

— Je me laisse faire; je trahis, en somme, un ami d'enfance...

— Si je vous avais écouté, vous l'eussiez manifestée de la belle façon, votre vieille tendresse pour ce cher ami.

— C'est bon, c'est bon, grognai-je. Il est inutile de me rappeler cette humiliation que vous deviez bien, n'est-ce pas ? à un homme qui vous aimait et qu'un sentiment de loyauté bien compréhensible...

Je bafouillais.

— Allons donc, dit-elle en riant, vous n'aviez jamais pensé à moi. Vous me croyez donc bien naïve ?...

— Taisez-vous ! m'écriai-je, assez mécontent de la tournure que prenait l'entretien.

Et j'ajoutai :

— Vous me faites jouer un rôle qu'un garçon franc et sans malice ne peut pas accepter.

Elle prit une contenance de petite fille étonnée et craintive qui me calma un peu. S'en aperçut-elle ?

— Alors vous voudriez me laisser partir seule ?

— Restez à Paris.

— C'est impossible. Je vous assure qu'il arriverait un malheur... Je suis prête à tout plutôt que de retourner avec lui...

— Au diable ! fis-je, vous ne prétendez tout de même pas me faire passer ma vie dans une couverture de voyage.

— J'y passerai bien la mienne, dit-elle avec simplicité.

— La vôtre, la vôtre, cela vous regarde !...

Elle pencha la tête, monsieur, je vis les paupières se baisser, elle sourit, et soudain — c'est à peine croyable !... je ne fus plus qu'un gros petit garçon, un gosse obéissant et timide, qui s'en alla bien sagement faire sa valise. Pourtant, un scrupule me vint :

— Que va-t-on croire ? dis-je. Vous serez compromise, cette fois, irrémédiablement.

Elle se recoiffait devant mon armoire :

— Vous, dit-elle, vous !

Et je reçus l'éclat de rire en pleine figure, tout comme mon sosie de Hollande recevait ses pommes cuites. Et l'adorable petite personne ajouta :

— Mon mari a dit à ma tante : « Je suis tranquille, elle est partie avec un sigisbée de deux cent vingt livres !... »

— Monsieur, regardez-moi : je ne suis ni prompt, ni méchant; on me prendrait, comme on dit, une puce entre les narines sans me faire éternuer. Mais si ce moucheron de luxe, si son mari, monsieur, avait, à cet instant, franchi ma porte, je te l'eusse aplati d'une claque, oui, d'une seule claque de cette main-là !...

Mais il ne vint pas, ou bien il vint trop tard. Nous étions, elle et moi, déjà partis pour le Caire. Rien que ça, oui, monsieur.

* * *

Dix jours après notre arrivée, le mari descendait du train d'Alexandrie...

Je vous dirai seulement que cette poursuite dure depuis six mois. Je suis parti pour le tour du monde ! Ah ! je sais lire un horaire et choisir deux cabines ! Nous avons vu le Caire, Alger, Malaga, Barcelone, la Sardaigne, Palerme, Rome, Venise, Vienne, Munich, Wiesbaden, Cologne, Amsterdam; on a raillé ma bedaine en toutes les langues sans que j'en perde un seul pouce. Ce ventre, je l'ai farci de toutes les cuisines; ce teint rubicon a resplendi aux lumières de tous les palaces de l'Occident.

L'horrible souvenir que celui de ces larbins, narquois et glacés, et dont je sentais les regards attachés à mon fond de culotte. On me prenait généralement pour un acteur comique. Au fait, suis-je autre chose. Est-ce que je ne suis pas en représentation, que dis-je ? ne suis-je pas en tournée ?

La situation n'a pas changé. Je l'aime davantage, voilà tout. Chaque jour un peu plus. Surtout depuis que nous sommes installés ici et que je n'ai même plus, pour me distraire, les tribulations de cette existence à la Philéas Fogg, qu'elle m'a fait mener depuis vingt-cinq semaines.

Et pourquoi sommes-nous ici ? Voilà l'affaire :

C'est pour dépister une bonne fois le mari, qui, grâce aux renseignements des valets de tous pays, avait, jusques aujourd'hui, toujours retrouvé notre trace. Il est vrai que je ne passe jamais inaperçu. Cependant, la sacrée petite roublarde s'est, un beau jour, avisée que la défiante province française protégerait notre fuite. Elle pense à tout; et c'était bien juger...

Nous avons semé notre homme entre Tours et Blois. Il nous cherche, sans doute, avec l'aide des cicerones, dans les oubliettes des châteaux de la Loire.

Voilà. Vous savez tout. Je ne vous demande pas si vous m'approuvez. Ne me plaignez pas non plus. Il en est de plus malheureux. Je crains surtout de le devenir davantage. C'est l'avenir qui m'effraie... Avez-vous entendu dire que la prudence est la vertu cardinale de l'éléphant ?

CHAPITRE VI

LA suite de mon histoire ? Il n'y a pas de suite. Cependant certains détails... Ce sera pour un autre soir, monsieur, un soir que nous serons seuls. Sont-ce pas vos amis que j'aperçois, traversant la place Cantinelli et se dirigeant vers nous ? Ce sont eux. Ils viennent de ce pas vif et posé, avec ces visages studieux où l'observateur reconnaît, aux approches d'un café, un groupe de joueurs de manille.

Que vois-je ? Au bras de l'un d'eux, une dame, une triste dame. Sa légitime, dites-vous ? Bravo ! Cet homme a raison; il respecte les coutumes. Avez-vous observé que, sur quatre hommes réunis autour d'un tapis de cartes, il en est toujours un que son épouse accompagne ? Un, vous dis-je, un seul, jamais deux ! Pourquoi ? On n'en sait rien, pas plus qu'on ne saura jamais pour quelles causes mystérieuses, invariables et singulières, les gens sans place portent toujours des parapluies, pourquoi les choristes d'opéra répètent avec leur pardessus sur le bras et pourquoi les cuisiniers des hôtels s'ornent la lèvre de

moustaches tombantes. C'est comme cela, et nous le devons accepter.

Ainsi votre ami contribue au maintien des bons usages : il nous amène sa moitié. La pauvre ! Comme elle baisse le front... La perspective d'une soirée d'ennui dans le brouhaha des soucoupes l'accable par avance. Cela aussi, c'est classique : la femme de votre ami a des sœurs par milliers sur les banquettes de tous les cafés, dans les quatre-vingt-six départements; ces fidèles compagnes, ayant épluché des illustrés qu'elles connaissent par cœur, bâillent à s'avaler les yeux; puis, suivant leurs natures diverses, elles rêvent du cinéma, du dancing, des draps frais ou du cousin Léon. De temps à autre, l'époux passe le nez au-dessus de son jeu ouvert en éventail : « Désires-tu quelque chose, ma chérie ? » Si elle désire ! Tu le sauras trop tôt, malheureux; joue ton manillon !

Mais chut ! les voici.

Messieurs, madame... Oui madame, le gros Parisien c'est moi. Garçon, un petit banc !... Moi, messieurs, jouer ? Jamais ! je ne priverai aucun de vous de son plaisir. Faites votre partie. En attendant, nous allons bavarder, n'est-ce pas, madame ?

* * *

Et cette ombrelle qui vous embarrasse... Souffrez que je vous en délivre. Vous portez à ravir, madame, la plus charmante robe d'organdi. Je m'y connais. Bien souvent, il m'arrive de stationner devant les étalages des couturiers; aussi mon compliment, pour humble qu'il

soit, n'est-il pas tout à fait l'hommage d'un profane. Hélas ! je vois à votre sourire qu'il vous toucherait davantage s'il vous était rendu par un cavalier plus décoratif. Ne vous défendez pas; je sais ce que vous pensez. Un compliment fait toujours plaisir. Encore est-il mieux venu d'un aimable complimenteur. Mais la galanterie d'un gros monsieur n'est guère agréable aux petites oreilles. Bah ! bah ! laissez donc, ne protestez pas, vous savez bien que je dis vrai. Et puis j'ai l'habitude : ni plaire, ni déplaire, être tenu à l'écart des jeux du flirt, amuser les coquettes et rassurer les maris, c'est, à présent, notre sort à nous, les trop vastes galants, les bons gros que toutes aiment bien et qu'aucune n'aime tout court.

Tout cela est d'aujourd'hui, madame, tout cela c'est nouveau, soyez-en certaine.

Il n'en fut pas toujours de même. Hé ! hé ! si nous avions vingt ans de plus... Je m'exprime mal : s'il nous était possible, comme dans les romans, de nous reporter à vingt ans en arrière, je gage que vous me trouveriez mieux fait !

Oui, madame.

Me permettez-vous de vous apprendre que l'embonpoint des messieurs se trouvait fort bien porté aux environs de l'Exposition de 1900 ! C'est à ce moment en vérité, qu'il fut à la mode pour la dernière fois. Les tailleurs travaillaient à notre avantage. Le chic n'était pas alors, je vous en donne l'assurance, de montrer des épaules en goulot de Saint-Galmier ! De même que les femmes eussent rougi de paraître plates, les hommes tâchaient de ne pas avoir l'air dégingandés. Jamais la société n'a semblé si bien nourrie; c'était le prince de

Galles, l'appétissant Édouard VII, qui donnait le ton, et non pas comme à présent vos danseurs argentins et serpentins.

En ces temps bénis, il ne s'agissait pas d'égaler en plate longueur des métèques couleur de laitue ou de plonger dans les parquets luisants des dancings le reflet de jambes échassières. On aimait la rondeur au temps de la Grande-Roue ! Tous vos chéris, mesdames, les Carpentier comme les Charlie Chaplin, n'auraient pas pesé lourd quand les béguins allaient à Caruso et à Paul Pons. C'est de l'histoire, cela !

Ah ! les femmes de 1900 ! Elles ne dédaignaient pas le biceps, les pectoraux, l'encolure. Quand un homme plaisait, elles ne disaient pas de lui, comme vous dites maintenant : « Il a le genre américain ». On disait tout simplement : « C'est un bel homme ».

Un bel homme, cela signifiait : un homme un peu là ; poil vainqueur, gilet bombé, chaîne de montre comme le petit doigt, gibus incliné, œil farce — et fume-cigare en bataille. Cela signifiait qu'un gaillard solide, bon buveur, un peu vulgaire, ne faisait pas peur à des dames fières, elles-mêmes d'un corsage ferme et bombé. Elles avaient de la hanche et du téton ! Les médecins ne leur avaient pas encore persuadé que le vin est un poison. Et, quant aux mâles, on admirait partout, même dans les salons, ceux auxquels trois nuits de noce, de débauches et de baccara laissaient des yeux brillants, un teint rose et des reins solides...

Vous souriez ! Le passé fait toujours sourire. Mais ce portrait qui vous amuse, ô jeunesse, c'était il y a quelques lustres celui de Don Juan, et tout le monde trouvait cela très bien, surtout les gros messieurs. Ah !

vos gringalets ont pris leur revanche. Mais alors il fallait les voir chez le tailleur ! Il fallait les entendre gémir : « Étoffez-moi ce veston, garnissez les épaules, capitonnez la poitrine... » On voyait, dans les gares, des panoramas de stations balnéaires ou climatériques, célébrant les « cures de développement ». Les personnes pâles se gavaient de pilules. Tout le monde voulait ressembler à Tarride ou à Dumény, qui n'avaient pas ces figures en lame de couteau de votre Signoret et de votre André Brulé ! Et les petits crevés d'alors se donnaient autant de mal, pour s'arrondir, que les enflés d'à présent s'en donnent pour entrer dans les complets étriqués à un bouton sur le ventre.

Je ne dis pas cela pour votre mari, qui est un galant homme et fort bien tourné. Mais une femme doit me comprendre si je prétends que la mode devrait bien changer de temps à autre, pour nous comme pour elle. Chacun son tour, que diable !

Tenez, sous Louis XIV... oui madame, sous Louis XIV, un gentilhomme dépourvu de rondeurs était une espèce de déshérité. Le mot : *svelte* n'existait pas ; on disait : décharné. Ah ! Décharné ! la juste, la belle, la vengeresse expression. Décharné ! Notez, je vous prie, qu'en ce temps-là les mots avaient tout leur sens. Si personne, ni la Cour ni la Ville, ne donnait du gracieux, du charmant, du suave aux galants dénués d'ampleur, c'est que ceux-ci n'avaient point leur place au temple du goût. En vérité, cette époque glorieuse honnissait les aztèques. Ceux qui donnaient le ton, c'étaient les gens de guerre ; il leur fallait, madame, des cuirasses énormes comme des proues de frégates ; et ils allaient se faire emporter la tête devant leurs carrés, sur des percherons gros comme des muids

et bouraouflés comme des perruques. C'étaient de beaux militaires et des gens altérés. Souffrez, madame, que je commande de la bière.

Voyez-vous, madame, je vous parle d'une époque où tout le monde était gras, sauf les poètes et les pendus. N'était-ce pas beau, ça ? Pour moi je ne puis regarder un portrait du Roi-Soleil ni contempler son beau ventre bourbonien, sans que les larmes m'en viennent aux yeux. On ne m'ôtera jamais de l'idée, que c'est le regret de cette mode-là qui décida la vocation royaliste de M. Léon Daudet...

Si j'étais historien... Je sens que vous allez bâiller. Allons, l'historien se retire, et voici l'avocat : dites à vos amies qu'il ne faut pas croire les chats de gouttières quand ils s'en prennent trop méchamment aux gros matous. Vous m'entendez ? Un jour ou l'autre on reviendra au goût des solides gaillards. Je crains, malheureusement, qu'en ce qui me touche, il ne soit trop tard...

Je lis dans vos yeux, chère dame, qu'on vous a renseignée. Cela ne m'offense point, au contraire, et c'est tout à l'éloge de votre mari. J'aime ces ménages, où l'on n'a l'un pour l'autre rien de secret.

Voyez-le, cet excellent époux. Il nous sourit. Il voit bien que nous parlons de lui. Cela ne l'empêche pas de bien tenir ses cartes et d'observer ses adversaires. La manille est le soutien du foyer; si j'étais femme, je voudrais que mon mari y fût de première force et j'aimerais comme vous, qu'il me menât au café; et comme vous, je sourirais pendant qu'il fait sa partie.

La sienne, justement, s'achève. J'espère, madame, que nous aurons d'autre fois l'occasion de bavarder, si tant est que vous ne m'ayez pas trouvé trop importun.

J'espère, monsieur, que vous n'y verrez point d'empêchement... Parbleu, vous souriez. Ah ! vous me faites trop sentir que je ne suis pas de ceux dont un jaloux peut prendre ombrage. Ne vous y fiez pas !

Que dites-vous, monsieur ?

Ah ! ah ! votre question me plaît. Je vais y répondre. Commandez à boire. Le temps de bourrer une dernière pipe et je vous tiendrai tête. J'entends la plaisanterie.

Oyez plutôt.

CHAPITRE VII

VOUS me demandez si je fais partie des Cent-Kilos ? Oui, messieurs, et je m'en flatte. C'est une assemblée d'hommes sages, la dernière sans doute où l'on se réunit pour la joie de s'entre-regarder. Voilà un plaisir que les maigres ne connaissent pas ; ils vivent dans l'aigreur et dans la crainte. La rencontre d'un trop maigre désole les autres maigres comme la vue d'un squelette ; tandis que chez nous, les gras, au contraire, chacun se réjouit de contempler le gentleman le mieux soufflé. Au lieu de nous affliger, cela nous console. C'est que tout est relatif, et que le voisinage de deux cent quatre-vingts livres donne aux gaillards de mon poids l'illusion de la légèreté. L'illusion, tout est là ! En pensant à Gargantua, Silène fait la fine taille.

Moi, qui vous parle, je me sens des ailes lorsque, quittant, après notre banquet, mes vastes frères, chez l'ami Raffanel, je traverse la rue de la Folie-Méricourt. Sorti de là, je voltige sur les trottoirs étonnés, je me glisse avec le sourire entre les passants et même, ô miracle ! je saute dans les autobus en marche.

Nos dîners ! Quel plaisant, apaisant, réjouissant et écrasant spectacle ! Toute la bonté du monde s'épanouit sur ces larges faces que domine le traditionnel chapeau de jonc tressé. Autant de convives, autant de têtes rondes, toutes lumineuses comme des lampions. Et les ventres, donc ! les belles panses, sur qui se tendent les gilets blancs chers aux ventricoles, les ovales et riches bedaines posées sur des cuisses écartées plus considérables que des rondins ! et les doubles, les triples, les quadruples mentons brillant au bord des serviettes ainsi que des renflements de marbre rose !

A l'odeur du festin, les joues s'allument, les petits yeux pétillent de gourmandise, et les oreilles se mettent à batifoler.

Les premiers compagnons arrivent, se mettent à l'aise, se saluent d'un air joyeux. Tout de suite on parle du menu. Les petits nez ronds comme des griottes hument le parfum des casseroles. Nul ne pose à son voisin d'oiseuses questions au sujet de sa santé; il s'enquiert bonnement de son appétit, et, ma foi, la réponse est toujours bonne. Pour occuper le temps, les pères de famille tirent de leurs poches les photographies de leurs petits, et toutes nos faces s'épanouissent à la vue des bébés-colosses dont les braves derrières font déjà grand honneur à toute notre société. Au dixième arrivant, le parquet se met à craquer, tandis que des curieux chétifs commencent à coller aux vitres des nez blancs comme des quenelles. Cependant, la porte s'ouvre et se ferme, laissant, à chaque fois, rouler un aimable compagnon. Lorsque apparaît un gaillard de conséquence (un citoyen qui va sur les cent trente) tout le monde applaudit, et le nouvel arrivé salue en penchant tout le corps, parce qu'il lui

est tout à fait impossible d'incliner séparément la tête.

Enfin nous sommes assis, au complet. Les garçons, qui tremblent de finir la soirée à la cave, tâtent le plancher d'un pied circonspect, et l'ami Raffanel lui-même se frotte les yeux pour voir si les flancs de son café ne vont pas se rejoindre comme les murs d'une pyramide. Mais l'immeuble tient bon, et le dîner commence.

Alors il faut voir frétiller les narines de toutes ces belles lunes roses ! La porte de la cuisine s'est ouverte, comme une écluse, laissant couler un fleuve de parfums où les remous onctueux du beurre fondu charrient la triomphale senteur de la dinde truffée. Et nos odorats avertis en distinguent bientôt d'autres, plus légères et plus subtiles, celles de petites choses mijotées à point, celle, onctueuse et piquante, des truites à la meunière arrosées d'un filet de citron, celle des garbures gratinées, qui est le parfum même de l'honnêteté, celle de l'aloyau à la Godard, douce à l'estomac comme un voile de mousseline, celle des culs d'artichauds farcis, qui réveillerait Sancho Pança dans sa tombe, et enfin le fumet dominateur et opulent de la dinde de Crémieux, lequel précède l'entrée de ce beau volatile, tout verni de son propre jus, et porté à bout de bras par le patron lui-même, suivi de l'office au grand complet !

C'est le moment où sur la table apparaissent les files de bouteilles de bourgogne semblables à des processions de pèlerins, et toutes couvertes de la sainte bure des caves. C'est un beau moment, et, à ce moment-là, il se trouve toujours un sage pour dire, dans un silence apéritif et solennel : « Au travail on fait ce qu'on peut, mais à table on se force ! » Aussitôt l'assemblée s'empresse de suivre un avis si plein de raison.

Alors, le spectacle devient tout à fait magnifique. Au premier verre de Richebourg, toutes les têtes dodelinent avec une surnaturelle gravité. C'est qu'au lieu du pâle Anjou et du petit Vouvray dont se contentent les faux gourmets de Paris, le vin de rubis, lampant et nerveux, rayonne dans les petits verres, dont nos gros doigts saisissent délicatement le pied. Après cela et jusqu'à l'heure des chansons tout se passe en silence, car les gens qui savent manger savent qu'il faut aussi se taire en mangeant.

Au dessert, c'est autre chose. Toutes les figures s'éclairent, d'un coup, comme une guirlande de lanternes vénitiennes obéissant au commutateur d'une rayonnante et unanime gaîté. Voilà le plus beau moment du festin ! Bientôt, de toutes les tables, s'élève une puissante rumeur formée par cent anecdotes et mille récits de bombances. Les meilleures histoires exaltent notre entrain réciproque, notre mansuétude et notre sagesse, qui sont les fruits d'une santé florissante et d'une heureuse complexion.

Ah ! messieurs, voilà un spectacle qu'il faut avoir vu : ces bonzes hilares, tous immobiles, les poings bien sagement alignés sur le bord de la nappe ; ces yeux noyés d'une béatitude sans égale, ces lèvres encore fleuries d'un sourire gourmand et surtout, messieurs, surtout, les triangles gonflés des serviettes bombées sur les panses, et qui font penser aux voiles d'une flottille dans un grand vent...

Soudain, de la pointe d'un couteau, quelqu'un fait tinter le cristal de son verre. Alors, dans le silence des majestueuses digestions, s'élèvent les harangues où les amateurs de sous-entendus ne trouveraient point leur compte, et, d'ailleurs, les longues périodes et les effets de tribune conviennent mal à des orateurs ayant le souffle

plus court que le tour de taille. Foin des homélies et vive la chanson !

Nous possédons, naturellement, des ténors, de vrais ténors toulousains à barbiches en fer à cheval et quarante-huit centimètres d'encolure... Quels tournois de *contre-ut !* Tout le répertoire d'opéra y défile, et de manière à faire vaciller les lustres ! Farrigoul arrache *Guillaume Tell* à ses fers et Labouheyre proclame de façon tonitruante la grâce tutélaire du Seigneur qui, à ses tremblantes mains, confia le berceau de Rachel...

Plus ils chantent fort, plus on applaudit. Si bien qu'ils en font bientôt une affaire d'amour-propre et que, d'un *bis* à l'autre, leur mélodieuse compétition se transforme en un tournoi de clameurs qui va réveiller, sous leurs édredons, tous les dormeurs circonvoisins. La police alertée survient au pas de gymnastique, mais trop tard, ainsi qu'il convient. Les fort ténors, sur le point de s'étrangler, se réconcilient et les agents les trouvent assis pour boire un coup bien à l'aise. Un triple ban, comparable à une charge de cavalerie sur un plancher de bal, a salué ce tableau pastoral; et les diseurs de romances se sont mis à roucouler. Avec quel succès !

Le grand opéra a du bon, mais nous autres, Cent-Kilos, nous préférons le couplet tendre. N'oubliez point, messieurs et madame, qu'il n'est rien en poésie de trop bébête ni de trop sentimental pour un gros monsieur. Il n'est mirliton qui, déroulant son élégiaque spirale sous nos yeux, n'y répande à l'instant la buée d'une douce émotion. Un de nos chanteurs, qui est gendarme en retraite, possède un répertoire qui date du temps de Félix Faure et qu'on appelait alors le « genre Mercadier ». Il vous le déroule avec un menu filet de voix qui s'évade

de ses rondeurs tout comme une ficelle de sa boîte.

Écoutez ça :

Quand mon regard vers toi se lève
Je vois bien à ton air moqueur
Que tant d'ivresse et de bonheur
C'était un rêve,
Je vois bien, je vois bien que c'était un rêve !

Vous trouvez que je chante bien ? Merci. Mes compagnons partagent votre goût et ils me font pousser mon air favori : les *Stances*, de Flégier, ni plus ni moins...

Quelquefois en levant les yeux
J'aperçois au ciel une étoile...

J'abrège. Vous avez voulu savoir ce que sont nos petites agapes. Vous voici renseignés. Tenez donc pour certain que la première condition d'un aimable repas tient principalement dans le choix des convives. Tel est le dîner des Cent-Kilos où l'on ne gâche point son contentement en conversations morales ou en histoires cochonnes. On n'y parle pas davantage des cures d'amaigrissement... Si les professeurs de gymnastique suédoise avaient quelque idée de la bonne humeur qu'engendre une graisse bien acquise, ils vendraient tout de suite leurs haltères pour se livrer à la suralimentation. Mais les faiseurs de maigres trouvent leurs clients ailleurs qu'aux Cent-Kilos; ils opèrent dans la demi-mappe-monde, je veux dire parmi les faux gras, mais n'est-on pas toujours le faux gras de quelqu'un ?

* * *

J'ai vu en Bavière, au cours de mes voyages, un monsieur auprès de qui le recordman de notre société ferait figure de gringalet. Ce Bavarois s'appelait von Kanonberg. Il avait, dit-on, appartenu à la troupe de Barnum et il pesait quatre cent vingt livres, deux cent dix kilogrammes, pas un de moins ! Ce gentilhomme était visible, moyennant un demi-mark, dans une brasserie du quartier nord de Munich, où il entonnait chaque jour, de midi à minuit, un nombre incalculable de *glassbieren*. Il portait un costume de berger tyrolien, café au lait, avec une petite veste ouverte sur un ventre formidable, que ses bras, courts et larges comme des gigots, ne pouvaient entourer. Des bas de coton blanc recouvraient ses jambes. Elles étaient pareilles à des sacs de farine et l'on se demandait par quel miracle ses larges pieds, chaussés de pantoufles à fleurs, pouvaient le porter. Car cette chose marchait, messieurs, elle devait marcher en vertu d'un contrat qui la liait au brasseur. Le déplacement de ces cuisses et de ce derrière défiait les hyperboles. Quand, sur un geste de son cornac, il faisait demi-tour pour regagner sa place, sur une banquette aux pieds de fonte, fabriquée spécialement pour son usage par la maison Krupp, on éprouvait comme un vertige et l'on croyait entendre la manœuvre d'une plaque tournante.

Vous viendrez, après cela, me dire que je suis gros ? Le malheur est que cet inégalable et consolant confrère ait succombé aux privations vers la fin de l'année 1917. Il n'avait plus alors que cent quarante-huit centimètres de tour de taille. La peau de ses mollets traînait derrière ses talons, et, saisissant celle de son cou, il la passait sur

son front débile pour en essuyer les sueurs. S'il vivait, je l'eusse trouvé au bout du monde, afin de le montrer à certaine personne...

Rien que d'en parler, voyez-vous, je me sens plus à l'aise dans mon gilet. C'est cet homme qui m'a fait comprendre l'expression : faire péter sa peau, et il me parut être le seul homme qui ne pouvait plus grossir.

Là-dessus, messieurs, commencez une autre partie. Je gagne mon lit, où je lirai, comme chaque soir, *les Commentaires de César*, ce grand homme qui se défiait des maigres et faisait bien.

Soit dit sans offenser personne.

CHAPITRE VIII

NOUS voici donc seuls, cher monsieur. Ce sont ces soirées-là que je préfère.

Vous raconter mes voyages ? Non, monsieur, non. Ce n'est pas qu'ils aient manqué de cette diversité et de cet imprévu que l'on goûte principalement dans les récits de cette espèce. Vous vous doutez bien que la course d'un sphérique tel que moi, poussé par les vents du hasard, d'un pays à l'autre, au-dessus des océans et des frontières, n'alla point sans péripéties.

Pure vérité. Bien que nous ne vivions plus au temps des coches et des postillons, les relais galants ne manquent ni d'imprévu, ni de variété. Le sleeping a ses hasards, et, pour l'agrément pittoresque, le palace d'aujourd'hui vaut bien l'auberge d'autrefois.

Il y eut, c'est certain, dans mon raid de voyageur malgré lui, un convenable mélange de palpitant et de grotesque. On en pourrait, je pense, tirer un film du genre à la mode, c'est-à-dire sentimental et badin, et qui, sur bien d'autres, aurait les avantages de la vérité.

Toutefois, ce n'est pas l'envie de briller qui m'a fait vous prendre pour confident. Non. C'est le besoin que j'éprouve de me consulter moi-même à voix haute, devant un honnête et patient interlocuteur. Jamais, monsieur, je ne vous rendrai grâces comme il faut de votre attention. Mais souffrez qu'à mes remerciements je joigne un conseil et une observation.

Prenez bien garde que ce qui m'arrive pourrait vous arriver. Tous les hommes se valent, au ventre près. Je vous dis que, si vous deviez un jour détaler tout au long de dix mille lieues, devant un mari jaloux, opiniâtre, agile et fort malin, et si, pour vous reposer de vos jours impétueux, vous n'aviez que des nuits obsédées par le rêve lascif et le cauchemar libidineux, je vous réponds que vous ne songeriez pas à tenir un journal de vos explorations.

* * *

Une fois — c'était sur les bords du Rhin, dans un pré, par un de ces matins couleur de miel comme on n'en voit se lever qu'au pied de ces burgs rhénans — j'ai brusquement savouré le calice amer de mon infortune. Ce matin-là eût gonflé de soupirs le cou d'un saint de bois... Nous nous promenions, sous des cerisiers tout fleuris de papillottes roses, et la bien-aimée s'appuyait sur mon bras. Des insectes jaillissaient de l'herbe que nous foulions, les eaux du fleuve faisaient un bruit de soie contre les berges; tout le paysage était rempli de calme et de soleil blond. La belle minute !

Je sentais sur mon bras la douce pression d'une main gantée, je la pris, cette main, pour la porter à mes lèvres.

Ma compagne s'alanguissait, se penchait sur mon épaule, je tendais le bras vers sa taille pour la soutenir — hélas !

Nous étions tournés vers la gare de ce gros bourg allemand, monsieur, une gare jaune et vert pomme, avec une porte ogivale de château fort. Cette porte s'ouvrit, laissant passer un homme d'allure dégagée et, si j'ose dire, de coupe bien française. Il portait une casquette de voyage, un pardessus brun, une jumelle en bandoulière, des gants couleur paille. C'était le mari. Il se dirigea, très vite, sans nous voir, vers l'unique hôtel... Devinez la suite ?

Nous avons filé, monsieur, par un raccourci, jusqu'à la gare suivante, à deux lieues de là, d'où nous sommes partis sans bagages, par un train omnibus, vers je ne sais plus quel embranchement de voies ferrées. Il me fallut ensuite une semaine et cent coups de téléphone pour obtenir qu'on expédiât nos malles, nos passeports, la facture acquittée de l'aubergiste, que sais-je ? Vous pouvez imaginer cela.

Mais ce qui ne saurait être décrit, ce fut la brusque transformation de mon amie lorsqu'à nos regards parut son animal d'époux ! Quel changement ! La belle rêveuse, la passagère attendrie, quasi défaillante, s'était redressée. Son front, ses yeux, sa bouche d'enfant, tout son visage prit une expression volontaire, et, en quelque façon, sportive : « Filons ! » dit-elle. Nous filâmes. Et j'ai tout de suite compris (car les gros hommes ont pour la perception de certaines choses une sensibilité de juifs ou de bossus) qu'un précédent irrévocable venait de s'établir entre elle et moi, et que, toujours, toujours, dans les heures de défaillance, dans ces troubles et éphémères instants dont un amant doit savoir faire son profit,

l'image de la casquette, du pantalon, de la longuette et de la petite gare d'Obervesel se dresserait entre nous.

Hélas ! monsieur, voilà bien de mes histoires d'amour. Ici ou là, toutes se ressemblent. Et qu'importe, je vous le demande, que de semblables tableaux se profilent sur le fond de la Riviera, devant le rideau mouvant du désert ou bien sous l'ouate argentée des fjords ? Croyez-moi : le cœur humain est insensible aux variations du thermomètre. Ce que je vous raconte est de toutes les époques et de tous les continents. N'y eut-il pas toujours, et en tous lieux, des bonshommes pas malins, bernés par des femmelettes pas méchantes ?

Auriez-vous l'ingénuité de croire que les femmes et l'amour subissent l'influence des climats ? Chansons, monsieur, chansons ! C'est sous le ciel de l'Italie que j'ai reçu en plein visage les plus jaillissants éclats de rire de cette douce personne. Votre M. Paul Bourget en a de bonnes. Je voudrais le tenir un moment, là, entre quatre yeux, et lui demander où il a vu ce qu'il nous raconte dans ses bouquins. L'Italie, ah ! là là !

Mince avantage, monsieur, que celui de promener un amour déçu aux quatre coins de la terre. Il faudrait être plus stupide qu'un mulet d'excursion et plus mal renseigné qu'une agence de tourisme pour garder une âme de touriste dans de pareilles conditions. J'ai parcouru le monde avec un bandeau sur les yeux. Vous en doutez ? Je suis sûr que vous m'enviez; vous vous dites : « A sa place, j'aurais tout de même profité de l'occasion, et, puisqu'il n'en coûtait pas davantage, j'aurais, faute de mieux, possédé l'univers ». Peut-être me prenez-vous pour un sot. Sur ce point, vous pourriez avoir raison. Mais pour ce qui est des plaisirs du voyage, non. C'est plutôt à moi de vous envier.

Vous croyez, c'est certain, au plaisir de courir le monde. On vous a fait croire qu'il y a, de l'autre côté de la mer et à l'autre bout des tunnels quelque chose de merveilleux et d'attirant comme une peinture à demi-effacée ou comme une musique que l'on entend mal. Vous le croyez, et vous croyez aussi probablement qu'il suffit de passer la douane pour vivre d'une autre vie. Les heureuses gens qui n'ont pas voyagé ressemblent aux pèlerins d'autrefois, qui, posant le pied sur la terre étrangère, s'étonnaient d'y trouver des maisons semblables à leurs maisons et des champs où l'herbe croissait verte comme l'herbe de leur pays.

Heureux homme ! Écoutez... Mais buvons d'abord.

* * *

Ne voyagez pas, monsieur, il ne faut pas voyager. Je sais que vous avez l'imagination vive. Mais seriez-vous plus inapte à former de beaux songes que ne l'est un ministre de l'Agriculture ou un ingénieur des poudres, je vous dirais encore : « Ne voyagez pas, conservez intacts, emportez dans votre tombe les tableaux ensoleillés, tout pleins de coupoles, de ponts, de palais, de navires, de canaux, de cortèges et de fumées, qui s'éclairent devant vos paupières closes, quand vous prononcez le nom d'une cité lointaine et pleine de prestige... » J'en puis parler, moi, le ballon captif de l'amour baladeur, qui ai jeté l'ancre dans toutes les capitales ! Restez chez vous, laissez mentir qui vient de loin, et tenez pour sincère l'avis que vous donne le plus expérimenté des touristes.

Celui qui vous parle a subi le supplice des paquebots, des wagons-lits et des Anglais. Moi, l'homme des nuits

montmartroises, le couche-tard endurci, j'ai dû insérer, dans les cabines des transatlantiques, mon pauvre lard harcelé par une incessante privation de sommeil. Des ladies plates et glapissantes, qui se levaient avec l'aube, me jetaient par leurs cris au bas de la couche où je venais à peine de m'endormir. Dans les hôtels c'était pis encore. Là, les maris et les frères de ces dames entreprenaient chaque jour, dès le matin, ces championnats de claquements de portes qui sont dans l'univers entier les plus remarquables manifestations du tact et du savoir-vivre anglo-saxons.

Ah ! cette existence des grands hôtels, tous les halls construits de Stockholm à Ispahan par le même architecte et l'éclairage toujours le même sur les mêmes gueules de rastas, faites en séries, comme ces colonnes, ces verrières et ces tables d'acajou !

Et les visites aux antiquaires, monsieur, d'où je revenais avec des petites tasses entre mes grosses pattes gantées... Me les a-t-elle fait renifler les poussières de la brocante... Chère gosse ! Et combien de fois m'a-t-elle fait asseoir chez les modistes des capitales, chez ces Irma et ces Paulette, qui se disent toutes de Paris... ni plus ni moins que les gentilshommes cabaretiers répandus sur la croûte terrestre, afin que tous les étudiants, tous les placiers et tous les matelots du monde puissent se faire une petite idée de Montmartre.

Les peuples se ressemblent surtout par leurs plaisanteries. J'en puis parler. Je sais mon ami, comment on raille l'obésité dans toutes les langues. Un ventru, ça ne peut être que rigolo, et il n'y a pas sur terre un seul pays où l'on n'ait trouvé un sobriquet pour nous l'accrocher à hauteur du nombril. En Angleterre on dit *Big-Ben*, en

Allemagne : *fettleibig*, en Hollande : *dick vent*. L'Italien nous surnomme *pingue* ou, *boccale*, le Portugais : *baricu*, l'Espagnol : *barrigudo*, l'Arabe : *takr'binn*, le Russe : *tolstopouzeï*, le Hongrois : *protrobos*, le Turc : *buïuk quàrinlu*, le Chinois : *pang-jên*. En latin — oui, monsieur, j'ai été moqué en latin, par les valets ecclésiastiques du Vatican, dans les antichambres de la Curie, où m'avait conduit je ne sais quel caprice de mon amie — en latin, cela se dit *venter obesus*.

Ah ! les phrases que tous ces coquins me lâchaient dans le dos ! J'en devenais enragé. Heureusement, le mari survenait toujours à temps. Nous bouclions nos valises, et en route. Il y avait, dans notre itinéraire, quelque chose d'un peu fou. Nous passions, par exemple, le printemps au pays du soleil et nous trouvions ailleurs de froids débuts d'été; cela nous faisait vivre au rebours des gens et des saisons; je confondais l'emploi du chapeau de paille et du pardessus. Je débarquais avec mon ombrelle sous des pluies battantes ou bien le soleil faisait de mon imperméable une chose puante et gluante; tandis que les naturels se gardaient des insolations, je passais mon temps à éternuer, et vice versa.

Avec cela, les impressions se bousculaient dans mon esprit. Je pense à notre premier voyage, celui dont je vous ai parlé le soir où je vous fis la confidence de mon aventure... vous savez bien, le voyage en Orient... Ah ! l'Orient, monsieur, une poignée de confetti qu'on reçoit dans les yeux, alors qu'on n'a même pas débarqué, et que la chaloupe aux rameurs coiffés de turbans danse sur la mer. Une poignée, deux poignées de confetti ! La première là haut, dans le soleil, sur les pierres du quai, où se débattent les mille bras nus et rôtis des Arabes, dans le

fouillis des galabiehs, des tarbouches et des sandales. La seconde vous la recevez en bas, dans le flot battant des brise-lames, dans cette eau frétillante où se dispersent des braises roses, des écailles dorées, des cassures d'ardoise et des morceaux de ciel. Si mon aversion pour les voyages devait fléchir un jour, ce serait en souvenir de ce pays-là.

C'est là-bas que j'ai connu toutes les rigueurs et les heureuses surprises du fanatisme culinaire. Quand vous avez une fois avalé, par mégarde, un hachis au suif de kébab, c'est un goût que vous n'oubliez jamais. Rien que d'y penser, monsieur, il faut que je m'essuie la langue... Mais il y a les crèmes à la rose. Ah ! ah ! les crèmes à la rose, oui, qui vous font couler dans la bouche les fontaines et les ruisseaux d'un jardin persan...

* * *

D'ailleurs, l'arrivée du mari vint bientôt mettre fin à mes expériences. Je me souviens encore de l'instant où j'appris son arrivée au Caire. C'était par un soir torride, au bar du Shepherd's. Devant le comptoir d'acajou, il y avait un colonel anglais ivre à tomber, un juif cairote en habit, deux Russes inexplicables et deux autres Anglais dont l'un ressemblait à Pickwick adolescent. Ce cosmopolis buvait sous les ordres d'un barman italien qui parlait un si grand nombre de langues qu'il les confondait toutes.

Mes précautions étaient prises. Dès que l'homme que nous fuyions montrerait son nez, on devait me prévenir. Ce fut un domestique barbarin, en robe blanche ceinturée de rouge, qui se jeta sur moi, dans le bar, pour m'annoncer que le « nissié » venait d'arriver, qu'il occupait la chambre

n° 214 et faisait sa toilette... Quelle fuite ! monsieur ! Nous riions cependant, elle et moi, comme des enfants, dans la victoria qui nous emportait vers Mena House, au pied des pyramides. Un jeu, mon bon monsieur, c'était un jeu, un vrai jeu de femme, dont la mâtine se régalait sans la moindre pudeur. Elle prenait, à voir courir ses deux coqs, le maigre chassant le gras, un plaisir enfantin et compliqué que nous autres, hommes, ne pouvons pas comprendre...

Les pyramides, les Bédouins, les chameaux couverts de tapis, les petits ânes et leurs bâts à pompons, j'ai vu tout cela à travers le flot de sueur qui me coulait du front dans les yeux, par-dessus le pauvre barrage des sourcils. Quelle lumière ! quelle chaleur ! J'ai fait là, les pieds dans les sables du désert de Lybie, d'étonnantes observations sur la propriété qu'a le saindoux de se liquéfier et de reprendre corps. Le soleil me posait aux cuisses et aux omoplates des briques de four; les maigres Arabes me regardaient cuire à grand feu. Je souffrais en silence, par fierté; mais j'étais si malheureux, que je m'étonnais qu'à la vue d'un si injuste martyre le sphinx ne se dressât point sur ses pattes de derrière.

Le mari retint le soir même, par téléphone, une chambre à Mena House. Un portier que je comblais de bakchiches me l'apprit à temps. Nous eûmes la bonne idée de nous enfuir en tramway, mêlés à la foule bariolée des fellahs et des étudiants arabes. L'autre, qui accourait en auto, nous rencontre sans nous voir...

Une heure plus tard, le train nous emportait vers la mer. Le mari était sur nos talons. Mais, par chance, nous trouvâmes place sur un courrier d'Extrême-Orient qui relâchait pour quelques heures à Port-Saïd. A l'instant où

l'on relevait la passerelle une victoria, attelée de deux chevaux qu'un *arbagni* fouettait et injuriait, fit son entrée sur le quai Halbas-Hilmi. Notre homme s'y tenait debout, furieux, sa valise à bout de bras. La voiture s'arrêta près du bord, au milieu des bruns portefaix. Déjà le navire virait avec lenteur. D'un coup d'œil, l'animal nous reconnut parmi les passagers alignés tout au long des bastingages. Jamais, depuis des mois, nous ne nous étions entre-regardés de si près : trois mètres d'une eau huileuse et profonde nous séparaient, mais le bateau enroulant ses amarres mouillées se trouvait aussi loin de lui que si, déjà, nous touchions à Syracuse. Il était hors de sens, comme enragé. Il dansait d'un pied sur l'autre en criant de toutes ses forces. Je crois bien que je n'ai, de toute ma vie, été insulté avec un pareil entrain. Les Arabes du port riaient; les voyageurs du bateau riaient et je pris le parti de rire avec eux.

Nous cinglâmes. L'idée que j'allais vivre enfin quelques jours sans me retourner sans cesse me combla d'un bonheur nouveau. Les joues réjouies par le vent du large, je passai mon temps sur le rouf, tandis que la chère gosse, en béret à pompon et blouse de traversée, fatiguait le piano du bord et que d'atroces Anglaises appuyées sur des cavaliers à gueules de clergymen tournaient au rythme luxurieux des tangos et des shimmys.

Trois jours plus tard, nous apercevions le Vésuve. Une économique fumée s'en échappait, pour fondre aussitôt dans un ciel peint à neuf. Nous ne traînâmes pas dans Naples, où nous vîmes cependant l'extraordinaire spectacle d'une mendiante, qui avait appris à dormir les mains ouvertes et tendues. Ce miracle ne suffit point à nous retenir. Un *piroscafo* des messageries italiennes était

attendu, apportant notre gaillard. Nous étions à Venise quand il mit pied sur le quai du *Porte Mercante*.

Venise... j'ai bien cru que je touchais au but. Un soir, surtout, dans le silence mat d'un carrefour d'eau, elle s'appuya contre mon épaule. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir cela. Une petite mercerie plongeait dans la *calle* des reflets multicolores qui se tordaient au fond de l'eau et fondaient comme un sucre de clartés. La lune éclairait des façades de crème malade, où des linges pendaient. On voyait passer au loin de petites lueurs vertes, et notre passage battait d'un invisible clapotis, les marches des palais. Mais je fis un mouvement, et la gondole bousculée se mit à danser en assenant sur l'eau de la *calle* des claques retentissantes. Le charme était rompu.

Furieux, je regagnai ma chambre du Danieli, et, le lendemain, ma compagne jugea prudent de gagner un moins troublant séjour. L'austère Helvétie nous reçut. Nous n'y pûmes demeurer. Notre homme trouvait là, dans la police privée, une trop habile auxiliaire. Je vis le moment où il allait non seulement nous atteindre, mais nous devancer.

Sans compter que nous ne voyageâmes jamais à loisir. Toujours la crainte d'une surprise. Vous pensez bien qu'il ne prenait pas la peine de nous annoncer par dépêche l'heure de son arrivée. Cette attente nerveuse nous faisait des âmes de caissiers fugitifs. Le pas incertain, le regard en coulisse, nous foulions distraitement le pavé des capitales. Malgré son angoisse, ma compagne prenait une espèce de plaisir à dépister notre infatigable et diabolique poursuivant. Quant à moi cette galopade de cinéma me faisait suffoquer de colère. Dix fois par jour, je grommelais

que, puisque tôt ou tard nous devions nous laisser surprendre, mieux valait en finir tout de suite, paroles dont l'unique résultat fut d'effrayer un peu plus la pauvre enfant. Elle ne voulait plus sortir. Nous en vînmes à vivre enfermés dans nos appartements, le nez aux carreaux comme si nous subissions en tous lieux d'interminables semaines de pluie.

Que vous dirai-je ? Après un pays, c'en était un autre, puis d'autres encore. Je finissais par plaindre le mari comme si nous le traînions de force à notre suite, au lieu de galoper devant lui. Oui, je le plaignais. Certes, devant sa femme, je ne me faisais point faute d'attribuer à sa persévérance le mobile le moins flatteur, celui de l'orgueil blessé. Je ne pouvais tenir un autre langage. L'amour et l'équité ne sont point mêmes choses. Et ce n'était pas après deux cents jours de tracas, de fureur et de concupiscence que j'allais dire à l'objet de mes désirs : « Madame, votre époux vous adore et je suis venu de Stockholm à Port-Saïd, avec ma valise et ma couverture de voyage, à seule fin de vous réconcilier, d'atténuer vos torts respectifs et réciproques, de vous bénir en répandant des larmes et de tenir à votre chevet une chandelle dont vos soupirs enamourés feront vaciller la flamme ».

Hein ? voyez-vous cela ?

Mais au dedans de moi je plaignais mon opiniâtre rival. Je me disais qu'aux tourments d'une vie errante la jalousie venait en lui s'ajouter. Peut-être me trompais-je. Mais l'indifférence aux maux d'autrui n'est pas mon fait.

Toutefois, cette pitié que j'éprouvais pour le mari n'entamait point ma résolution de le faire cocu. Le cœur humain a de ces contradictions que les psychologues expliquent à merveille — en quoi ces spécialistes perdent

leur temps et leurs lumières, car les hommes se moquent complètement de savoir les raisons de leurs absurdités.

Voici que je fais des maximes. A ce trait vous pouvez juger que l'heure s'avance et qu'il est temps d'aller dormir, non sans avoir lampé le dernier des derniers.

Et moi qui vous refusais de parler de mes voyages ! Voyez-vous, monsieur, les voyageurs sont comme les chasseurs et les anciens militaires : il ne fait pas bon les hisser sur leurs dadas.

CHAPITRE IX

CE qui est bon, le matin, dans une petite ville française, ce n'est pas, comme le prétendent les imbéciles et les guides cartonnés, d'aller visiter « les environs pittoresques... le château admirablement situé et l'église remarquable bâtie dans la seconde moitié du XIIIe, avec une façade du XVIIe ». Le plaisir, c'est de respirer à l'aube l'air d'une ville qui a bien dormi, et de se promener sans but, entre deux murailles, dans les rues où il n'y a jamais personne, tant les passants y sont furtifs et les portes bien fermées. C'est aussi, je pense, d'aller dans le jardin public, où déjà courent quelques enfants, de s'appuyer aux claires-voies et, de là, regarder les servantes debout sur l'appui des fenêtres et frottant les carreaux.

Je l'ai fait ce matin, et cela m'a valu une aventure. Je venais de dépasser la grosse horloge, et, je tournais à l'angle du square Saint-Éloi lorsque, sur le banc qui se trouve là, dans le retrait de la pelouse, j'aperçus un gentleman du plus ample calibre. Je le regardai, il me regarda, et nos regards semblaient dire en se croisant : « Quel est cet

homme abondant et sympathique que je ne connais point ».

Nous nous sommes salués. C'était, ce matin, un matin suave et léger d'avril et il y avait dans l'air ces souffles tièdes qui poussent les gens vers leurs frères inconnus.

Nous avons tout d'abord échangé quelques pronostics météorologiques, qui se trouvèrent également favorables. A la suite de quoi, il m'invitait à prendre place à côté de lui, sur le banc du square Saint-Éloi. J'avais un ami de plus.

Il s'appelle M. Canabol et c'est, je crois, le plus fameux gastronome de tout le département. Il est décoré, je ne sais pourquoi, mais il le mérite bien. Quel brave homme, et tellement patriarcal ! Tandis que nous devisions, je voyais sa barbe noire se rebrousser aux revers de la jaquette, et son ruban rouge flambait entre les poils, comme une étincelle.

Nous pesons tout juste le même poids; et cela, au-dessus de cent kilos, crée aux hommes des raisons de se comprendre, de s'aimer et de s'unir que les libellules et les colibris ne soupçonnent guère.

Bien qu'entre toutes qualités je prise surtout la discrétion, je n'ai pu me retenir de confier à M. Canabol le secret de mon cœur. Il m'a écouté gravement, hochant la tête et étirant parfois, d'un geste familier, son gilet sur la ferme mappemonde de sa panse. Quand j'eus fini, il me tendit la main :

— Voilà qui est selon les règles, dit-il. Vous aimez une femme tellement semblable à la mienne, qu'à vous entendre j'ai goûté les plaisirs que réserve aux voyageurs une exacte et magistrale description des lieux qu'ils

connaissent... La femme que vous aimez est le portrait de mon épouse, laquelle, monsieur, soit dit en passant, m'enverrait chercher de la pierre à couteau dans une bouteille et du vitriol dans un cornet de papier mou.

Tandis qu'il me parlait ainsi, je considérais M. Canabol. Il souriait à de chères images, tout en roulant une cigarette. Il reprit :

— Il est surprenant que vous ne l'ayez pas aimée plus tôt. Elles sont créées à notre usage, ces gamines moqueuses et volontaires.

« Ayez bon espoir, a-t-il ajouté. Si vous en croyez mon expérience, elle vous aime. Un beau soir, à l'heure où vous vous y attendrez le moins, elle fera sur votre capitonnage naturel une chute pleine de grâce et de douceur. C'est écrit. Elle obéit, en vous traitant comme elle le fait, à ces forces mystérieuses qui nous donnent pour cornacs des femmes que nous pourrions cacher dans les manches de nos vestons ! Pour l'instant, elle croit jouer avec vous, vous la faites rire. Mais votre cou de taureau la rassure. Le jour est proche où elle y nouera ses deux bras. Vous pouvez m'en croire, car je parle de ce que je sais... »

Tels furent les propos de M. Canabol. Nous en avons ensuite tenus bien d'autres, et non point salés, comme cela n'eût pas manquer d'arriver entre deux personnages d'un modèle plus réduit. Il est remarquable, en passant, que les gros, volontiers rabelaisiens et, comme il sied, gras en leurs devis, n'ont pas plus de goût pour les histoires lestes que pour les spectacles des voluptés d'autrui. Les voyeurs et les bavards libidineux n'ont jamais plus de quatre-vingts de tour de poitrine. C'est constaté.

M. Canabol m'a semblé connaître de merveilleuse

façon le régime amoureux des arrondis et des convexes. Il paraît donc qu'ils n'éprouvent de grand amour que pour les femmes fluettes, délicates et un peu rosses. C'est la nature qui veut ça. Ainsi le gros poisson ne se prend qu'à la mouche artificielle. C'est une loi éternelle qui porte les masses de chair aux pieds des maigrichonnes. « Telles étaient, dit-il, Pétronia et Galeria, femmes de l'énorme Vitellius »; à ce sujet, j'aurai, demain, l'occasion de vous raconter une histoire. En attendant, je pense comme M. Canabol, qu'Omphale était noiraude comme une olive de Lydie, sèche comme une branche de myrthe et plus amère que le brouet de Lacédémone.

Les poids lourds trouvent leur grand bonheur à n'être qu'une plume au souffle d'une femmelette tandis que les avortons, levant leur nez vers les géants des foires, rêvent de faire l'amour sur un escabeau. Il paraît que cela vaut mieux ainsi et que, s'il en était autrement, il n'y aurait plus sur terre que des cirrouilles et des manches à balai.

CHAPITRE X

ELLE ne me trouve pas laid. Ma foi non. Pas beau non plus. Mais possible, et même appétissant. C'est, en amour, la condition de tous les hommes gras, sauf, naturellement, des bouffis à faces blêmes, qui, j'ose le dire, déshonorent le lard. Cependant, une figure vermeille avec des yeux à fleur de tête, ce qu'on appelle une bonne balle, offre aux dames une espèce d'attirance comestible. C'est, hélas ! notre seul avantage sur le danseur flexible, sur le poitrinaire fatal, et sur l'Argentin verdâtre.

Mince avantage, monsieur, j'en conviens. Pas plus tard qu'hier et bien par hasard, je surpris les confidences de deux jeunes filles. J'attendais mon amie dans le hall de l'hôtel; un paravent me séparait du coin ombreux où elles vinrent se poser en babillant. Je ne vous dirai point que j'entendis des énormités; on calomnie les jeunes filles. Elles parlaient du mariage et du mari qu'elles espèrent. Toutes deux exprimèrent, avant tout, l'avis que l'élu devait avoir des loisirs, des mains soignées et une auto. Mais, quant à décrire le fiancé du rêve, une seule en était capable.

J'ai noté le signalement : cet oiseau rare doit être brun, avec de longs yeux noirs, un front fuyant, un teint mat, un nez busqué, une moustache taillée court sous le bec hardi, et des cheveux bouclés.

— « Grand ou moyen », a demandé l'autre jeune fille.

— « Plutôt grand, avec des jambes fines et musclées. »

Là-dessus elles sont tombées d'accord que l'époux idéal ne pouvait, par le temps qui court, ressembler à une autre sorte de gravure de mode, et ayant dit, elles se sont envolées vers le tennis.

Voilà pour les jeunes personnes. Je confesse que ces puérils aveux me laissèrent sans joie. Et, quant au goût, certes moins entier, des dames, il ne nous favorise pas davantage. Les plus indulgentes nous trouvent appétissants mais trop copieux. Combien de gens font l'éloge du pot-au-feu — si sain, si succulent, si digeste ! — et qui se nourrissent de gibier et de confiserie ? C'est qu'en toutes choses, de gourmandise et d'amour, on a fini par accréditer cette opinion que le plantureux est au contraire du raffiné. Erreur, monsieur. Vous en aurez la preuve.

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que les femmes ne s'émeuvent point à la vue des larges visages. Elles n'en voient que les fossettes, la mollesse et l'air réjoui. Il leur semble impossible que les traits d'un gros homme puissent conserver quelque expression. C'est à croire que nous ne possédons ni front, ni nez, ni bouche, ni menton ; que sur nos faces l'accord gracieux ou sévère des lignes et des volumes n'utilise point les rondeurs à l'égal des angles. Bref, les femmes nous aiment — si cela nous arrive — sans nous regarder. C'est peut-être parce qu'elles ne parviennent pas à nous identifier aux personnages de romans,

de pièces et d'opéras, dont leurs chères petites mémoires sont tout illustrées.

Elles se trompent, et vous, qui sans doute, partagez leur opinion, vous vous trompez aussi. Il y a de beaux gras et des gras nobles et des gras tragiques; il y eut, au cours des âges, un grand nombre d'obèses fameux par leur ascendant amoureux. Les plus grands artistes n'ont pas dédaigné de prendre pour modèles d'illustres patapoufs. L'histoire compte des joufflus majestueux, des joufflus altiers, des joufflus poignants, et même des joufflus terribles. Ces gros-là, monsieur, les femmes n'en faisaient point fi. Montrer à celle qu'on aime que l'on peut plaire sans porter un maigre visage m'a semblé de bonne guerre.

A ce propos voici l'histoire que je vous ai promise hier. C'est l'histoire d'une idée qui me vint à Rome, où les hasards de notre vie errante nous avaient conduits. Nous y séjournâmes quelques jours, le mari ayant momentanément perdu notre trace.

Mon idée (dont vous allez rire) était née d'un souvenir scolaire. Mauvaise idée assurément, mauvaise et ridicule, comme tout ce qui essaie de prolonger dans la vie les affres du bachot. Écoutez-moi ça.

* * *

Un après-midi, je flânais dans les ruelles, aux environs de la piazza Navona, sans penser à rien qu'à me garer des fiacres. Tâche ardue dans ces ruelles sans trottoir, où, s'il veut aller les mains dans les poches, un citoyen bâti comme votre serviteur blanchit contre les murs ses deux coudes à la fois. Bref, un encombrement me poussa

sous la voûte d'un palais devenu boutique d'antiquaire, et là je m'absorbais devant un bric-à-brac que dominait un buste en marbre de Néron. Je le regardais distraitement, les mains croisées sur mon ventre, les trois mentons rentrés dans mon faux-col, lorsqu'il me vint en tête que les empereurs romains étaient généralement de gros hommes.

Cette remarque, vous l'avez dû faire, et il m'était arrivé, comme à chacun, de la faire quelquefois. Elle n'offrait rien de bien piquant ni de bien original. Eh bien, monsieur, elle me bouleversa; elle m'illumina comme la joie d'une découverte; car elle provoquait dans mon esprit le réveil d'une ingéniosité dont vous allez me donner des nouvelles.

J'allais, par un tour adroit, suggérer à la femme élue qu'un profil césarien s'accommode fort bien d'une bulbeuse paire de joues et d'un cou de déménageur. Ne raillez pas, monsieur. Même à présent, je ne trouve pas la chose si déraisonnable. Quand on tient l'arc de Cupidon il faut faire flèche de tout bois, surtout lorsque le bois n'abonde point. Voyez-vous, je comprendrais le bossu amoureux qui ferait lire à sa maîtresse la vie érotique et glorieuse du maréchal de Saxe...

Je pris donc le parti que vous savez.

D'abord, je consacrai plusieurs jours à un savant travail de préparation. J'achetais Suétone, que je lisais le soir dans mon lit. J'y faisais des allusions fréquentes, et tellement voilées, tellement vaporeuses qu'à me voir ainsi tourner autour d'un invisible pot, ma compagne ressentait une espèce de vertige. Ce furent ensuite des visites au Forum, ascensions réitérées du mont Palatin, stations prolongées sur les tièdes gradins du Colisée; puis un soir, au crépuscule, je la conduisis sur ce point

fameux, marqué d'un bosquet de chêne vert, d'où, selon l'histoire, Caligula, dans sa folie, fit jeter un pont par-dessus le Forum, pour plus aisément au Capitole converser avec Jupiter.

J'avais choisi mon heure. Des rayons orangés et des ombres violettes coupaient de biais les arcades, les escaliers et les fûts des colonnes. Je me sentais comme gonflé de gaz poétique, et, dans le silence tout plein des miasmes du passé, je prononçai, au-dessus de la Ville Éternelle, une harangue du plus pur style troubadour.

Ce n'est jamais en vain que l'on fait ronfler des phrases aux oreilles d'une femme. Elle me regardait, la chère petite, avec cette surprise humiliante et flatteuse, tout à la fois, qui signifie clairement : « Je vous croyais plus bête, mon ami. »

Elle me serra le bras, mais n'ajouta rien. En silence nous prîmes le chemin de l'hôtel, où nous nous habillâmes pour dîner.

A table, je ramenais astucieusement la conversation sur les plaisirs de Rome. D'un ton modeste et toujours inspiré, je débobinais une conférence sur les jeux de cirque, les raffinements des mœurs antiques, la grandeur des civilisations disparues, la noblesse de l'histoire romaine, pour enfin arriver à la fascination qu'exerçaient sur les belles matrones et les jeunes vestales la pourpre et le laurier des empereurs.

Comme vous, monsieur, elle me regardait, les sourcils levés, se demandant où j'en voulais venir.

Elle m'écoutait sans méfiance, un peu lasse, son bras rond posé sur la nappe.

Qu'elle était belle ! Les dîneurs, qui nous croyaient mariés, la contemplaient sentimentalement, avec une

convoitise mêlée d'une grossière assurance, ainsi qu'on regarde l'épouse d'un infirme. Un orchestre se mit à moudre des danses. Les fiasques de spumante penchaient la tête hors des seaux de glace. Des couples tournèrent. Un moment après, je la conduisis toute rêveuse à la porte de sa chambre et je m'endormis tournant mes pouces ainsi qu'une allègre girouette, sur l'heureuse coupole de mon ventre.

Au matin du lendemain, je dis, d'un air détaché :

— Si nous allions visiter le musée du Capitole ?

Elle répondit :

— Comme il vous plaira, mon cher.

En descendant du fiacre, j'étais ému, ma foi oui. Le propre d'une grande passion c'est de donner de l'importance aux espoirs les plus puérils; la vie d'un homme vraiment passionné est pleine de superstitions.

Nous voilà dans l'escalier. Nous traversons des salles bondées d'illustres souvenirs. Ma chance veut qu'elle s'intéresse à tout. Mais je m'impatiente. Enfin nous approchons. Mon cœur bat... Nous franchissons la porte illustre de la salle V.

Les empereurs romains sont là, sur leurs socles alignés, regardant le vide de leurs yeux grands ouverts. Quelle émotion ! Je parle de moi, car ma compagne, déjà lasse, n'accorde à ce concile qu'un coup d'œil distrait.

A nous Suétone ! Devant chaque buste, je parle. Chacune de mes petites conférences respire l'enthousiasme.

— Voici, dis-je, en montrant la lourde face de Néron, celui que les Syriennes, les plus belles femmes de l'antiquité, aimaient à la folie. Elles venaient mendier ses baisers sous les baldaquins des tentes qu'il faisait dresser aux portes d'Ostie; elles versaient des urnes d'eau de rose

sur son corps et les matrones pleuraient d'amour et de jalousie, le jour où il viola Rubria, la vestale...

Nous fîmes un pas :

— Celui-là, qui est en basalte, c'est Caligula, dont la mine paterne ne vous doit point abuser. C'était un tyran féroce, grand coupeur de langues, brûleur de poètes et sans pareil égorgeur d'épouses...

Je vous fais grâce, monsieur, des belles choses que je récitai devant les mentons triplement marmoréens de Domitien, de Germanicus, de Galba, de Gordien l'Africain, de Tibère, de Marc-Aurèle et d'Adrien. Mais l'énorme Vitellius m'inspira des paroles fraternelles. Je racontai comment il fut proclamé imperator par les soldats et comment, en dépit de son poids, ils le portèrent en triomphe à travers le camp. Et je racontai son supplice, le long de la voie sacrée, et la fureur de tous les maigres citoyens romains s'acharnant après son ventre magnifique, le lardant de coups de poignards, avant de le traîner des Gémonies dans le Tibre.

Je parlai d'abondance. Je faisais briller mon érudition toute neuve. Avec l'astuce que vous devinez, je glissais mille allusions à la corpulence de ces morts fameux et jadis redoutés.

Rien n'y faisait. Mon amie demeurait pensive, absente. Je m'arrangeais pour que mon profil se détachât contre la figure vue à contre-jour de ce Vitellius, celui des Césars auquel je ressemble le plus.

Elle en fut frappée.

— « C'est curieux, dit-elle, vous avez quelque chose de celui-ci » et elle ajouta : « En plus mou. » Là-dessus, elle sortit une main gantée de son manchon pour se couvrir la bouche, car elle bâillait.

J'étais consterné. Ne vous moquez pas de moi. Est-il un amant qui n'essaya point de ces petites ruses ? La chère petite ne se douta pas un instant de l'espoir qui m'avait conduit en ce vénérable palais ; aussi bien ma confusion lui échappa. Comme nous allions quitter la salle, je me plantai sur le seuil, et, le sourcil froncé, l'air plein de rancune, je promenais sur les bustes de marbre un regard qu'elle surprit. Et, croyant que dans un accès de cette générosité que l'on prête aux ventrus, je réprouvais la barbarie des imperators :

— Ces Romains, dit-elle, ne devaient pas en faire autant qu'on en raconte. C'étaient de bons gros... comme vous.

Et elle prit mon bras en riant. Je pense qu'elle eût, tout aussi bien, pris le bras de Jules César. Ce n'est pas une de ces femmes que l'on peut éblouir.

Voilà tout pour ce soir, allons nous coucher.

CHAPITRE XI

VOUS voulez me faire dire que je souffre... Eh bien, oui, je souffre; vous avez raison, mon air faraud ne vous a pas trompé; si je ris, c'est, en vérité, comme l'enfant crâneur qui renifle ses sanglots devant les gosses de la classe; mais il y a, bien cachée sous mes facéties, une orgueilleuse douleur.

Ce que je vous confie, c'est la destinée de mes semblables, de tous les bons gros, que tourmente la certitude de la plus cruelle disgrâce; et c'est... vous le devinez, c'est l'indifférence des femmes.

Veuillez croire que je pèse mes paroles. Je ne prétends point que l'amour nous est interdit. Il arrive aux gros comme aux maigres d'être aimés pour eux-mêmes. Mais toujours à la longue, après expérience; on nous essaie avant de nous adopter, c'est bien la moindre des choses !

A qui, je vous le demande, le sort refuse-t-il cette humble félicité ?

Mais, voyez-vous, ce qui nous irrite et devient avec

les années, déchirant, c'est de passer son adolescence, puis sa jeunesse, puis son bel âge, puis la quarantaine, sans jamais connaître la griserie d'une bonne fortune, d'une vraie, de celles que vous met au cœur la joie d'être le préféré !

La plupart des hommes ont, au moins une fois dans leur vie, murmuré, en quittant l'alcôve d'une maîtresse : « Je la voulais et, au premier coup d'œil, elle était à moi ». Hélas ! les donzelles les plus faciles sourient vertueusement aux œillades de l'obèse. Jamais il n'éprouve lui, cette magnificence et cet enivrement qui redresse la taille des séducteurs; jamais il ne s'attarde, après le départ de la bien-aimée, devant un miroir et ne trouve à ses yeux la fameuse « profondeur inconnue », chère aux romanciers-psychologues; jamais, jamais, concevez-vous une pareille amertume ?

Oh ! je sais bien, parbleu ! ce n'est point là une de ces détresses qui remuent le cœur d'autrui. Mais autrui ne sait pas... Autrui a des aventures; il conserve au fond de lui le souvenir de belles rencontres, des étrangères que les hasards d'une nuit d'hôtel ou d'un soir de casino jetèrent toutes palpitantes dans ses bras. Comment imagineriez-vous, ô gens heureux, l'existence humiliée de ceux à qui ces choses n'arriveront point, ne sont jamais arrivées ? Nous vivons de rogatons d'amour, comme des vieillards, tandis que nous portons le cœur de Chérubin et le râble d'Hercule !

Être aimé soudain, provoquer dans le regard des femmes cette lueur rapide qu'elles cachent aussi vite qu'elles le peuvent sous des airs indifférents et des paupières baissées, deviner chez celles que l'on désire en silence ce consentement muet que les paroles ne pourront

ni confirmer ni démentir, voilà la raison de vivre, voilà ce que rien ne remplace !

Ne protestez pas, allez ! On a tant dit là-dessus, tant écrit. Les disgraciés devenus moralistes s'en sont donné à cœur joie et ils nous racontent, depuis des siècles, que les honneurs, la fortune, les grandes entreprises, l'art ou la science procurent aux hommes les plus grandes joies et que, au delà d'un certain âge, l'amour est le passe-temps des sots et des oisifs. Laissez-moi rire !

On ne vit réellement que pour l'amour. On ne pense qu'à lui, même au fond des Trappes et sous les arceaux des cloîtres. Les êtres délicats se résignent silencieusement et renoncent sans pose à ce qui fut leur raison de vivre ; d'autres brûlent comme des torches jusqu'au bout de leur temps et meurent désespérés. Il n'y a que les imbéciles pour prendre dans leurs défaites le masque du dédain.

Et c'est vrai, monsieur, tristement vrai pour tous les hommes.

Amenez-moi donc le pot-à-tabac illustre, l'homme d'État difforme, l'académicien cacochyme, tout recouverts de leurs dorures, de leurs médailles, de leurs écharpes et nous les prierons de jurer qu'ils n'envient point tel maître à danser, tel bellâtre de palaces ou tel boxeur aux reins éloquents, que les femmes — et surtout les honnêtes femmes — regardent d'une certaine façon. Je voudrais par exemple demander au président de la République, s'il ne donnerait pas le grand cordon de l'Élysée (et la Constitution par-dessus le marché) pour entrer dans la peau de quelque Adonis de sous-préfecture, qui fait rêver les jeunes filles et trouble la pudeur des vieilles pénitentes.

La vérité, que personne n'avoue, c'est qu'une fois

les illusions enfuies, on passe sa vie à souffler sur le miroir aux regrets. Mais toujours la buée s'efface. Alors on se voit dans sa triste laideur que chaque jour accuse plus cruellement, et, tandis qu'on murmure : « Tout cela ne vaut pas qu'on y pense », une voix intérieure vous dit : « Tu ne penses qu'à cela, imbécile. »

Est-ce vrai, monsieur ?

Vous ne haussez plus les épaules ? Je dis vrai, n'est-ce pas ? Aussi, pourquoi me poser de ces questions. J'oubliai, en vous faisant rire, la tristesse de mon histoire ; il ne fallait pas me la rappeler. Tout de même, je m'en veux de vous attrister, et, pour obtenir mon pardon, je vais vous raconter ce qui m'est advenu ce matin. Buvons d'abord un chasse-bière, que nous chasserons ensuite, au moyen de quelques chopes...

CHAPITRE XII

On fait dans votre jardin public d'attachantes et singulières rencontres. J'y cherchai ce matin M. Canabol, dont l'ampleur magistrale et la diserte bonhomie me rassurent doublement... Point de Canabol. A sa place, sur le banc vert, il y avait un tout autre personnage, un homme d'une révoltante maigreur, le teint parcheminé, l'œil besicleux, l'habit luisant; figurez-vous une espèce de hareng sec, tombé par mégarde d'un filet à provisions, et qui se fût mis à lire le propre journal dont on l'avait enveloppé.

Cette triste figure me regardait curieusement, par-dessus la page grande ouverte. Le vent léger collait à ses os de trop spacieux vêtements. Sur son crâne ocreux, quelques cheveux s'agitaient ainsi qu'une herbe rare sur une taupinière. Cependant, sa curiosité me causait un sentiment de malaise, qui, bientôt, fit place à de l'impatience puis à de l'irritation. Il s'en aperçut et, tout aussitôt, il se mit à considérer vertigineusement la coiffe de son chapeau. Ainsi je pus observer à loisir cet inconnu.

J'atteste les dieux que jamais pareille échine n'offensa le chaste jour du monde ! Même en pays musulman, où les marabouts se nourrissent exclusivement de jeûnes, de tams-tams et d'imprécations; même aux Indes, où les sujets de Sa Majesté britannique se mettent la jarretière autour du ventre; même en Irlande où la grève de la faim est un sport national; même au musée caïrote où s'effritent les momies des pharaons les plus racornis; même à Hambourg où se trouve l'école universelle des hommes-serpents; enfin jamais, où que ce fût, ni là, ni ailleurs ni plus loin ni plus près, je ne vis une carcasse à ce point désolante et famélique.

Tandis que je faisais ces réflexions, l'homme hâve se dressa; le spectre devint ambulant. Je fus presque surpris que ses coudes et ses rotules ne craquassent point comme d'antiques charnières.

Vous dirai-je mon dégoût mêlé d'effroi, lorsque je le vis se diriger vers ma personne ? Très ferme, pourtant, je l'attendis. Arrivé devant moi, il s'arrêta net et, posant au point culminant de ma bedaine un doigt grêle et tors comme un sarment, il hocha la tête, soupira et dit :

— Tel que vous me voyez, monsieur, j'ai été plus gros que vous...

Là-dessus sa bouche s'ouvrit largement dans le caoutchouc de ses joues, découvrit trois dents verdâtres et fit entendre un rire qui ressemblait à un bruit d'évier.

— Plus gros ? murmurai-je, plein de stupeur.

— Beaucoup plus gros que vous, monsieur. J'ai fait naguère et gagné le pari de boutonner mon gilet sur la bonde d'une feuillette de vin... Je possédais un de ces ventres que l'on ne saurait porter sans se camper, se dandiner et se renverser à la manière des joueurs de grosse

caisse... En m'asseyant d'une certaine façon, je faisais craquer des pantalons en cuir de laine, et le tailleur, pour prendre mes mesures, tournait autour de moi en courant après avoir épinglé sur ma ceinture le bout de son centimètre. Eh bien, regardez-moi, cherchez le souvenir de ce que j'étais !

Je contemplais l'individu. Il paraissait impossible, en effet, qu'il eût jamais joui du moindre embonpoint. Ni les orages, ni la maladie, ni la famine, ni la gastronomie moscovite ne sauraient à ce point dévaster un honnête homme. Au surplus, sa loquacité, sa façon de se livrer au premier venu, m'étonnaient. Prévenant mes réflexions, d'une voix lugubre, il reprit :

— Vous doutez de mes paroles, et peut-être aussi de ma raison. Je vous comprends, monsieur. Moi-même, bien souvent, me considère comme une vivante galéjade. Avoir passé deux cent soixante livres et finir sous la peau d'un héron est une chose qui n'arrive pas à beaucoup d'hommes. Je suis probablement le premier du genre; et cette singularité me remplit de désespoir.

Il épongea son front jaune et me demanda la permission de s'asseoir à mon côté. J'acquiesçai; je le vis replier avec précaution ses jambes de faucheux, déboutonner sa redingote, en sortir un portefeuille et tirer du portefeuille la photographie d'un abondant monsieur aux moustaches en fers de lance, aux petits yeux noyés entre des bourrelets de lard, aux joues rondes et fermes comme de la culotte de bœuf :

— C'est moi, dit-il.

— Il y a longtemps ?

Il hocha la tête, en gratta le sommet d'un air sombre et croisa ses jambes sans dire mot. Cependant j'examinai

la photographie. Était-ce bien là le portrait de l'homme dont les restes se tortillaient à mes côtés ? L'un et l'autre se ressemblaient-ils ? Une canne peut-elle ressembler à une citrouille ?

Il m'observait :

— Comment, grommelai-je, que vous est-il arrivé ?

Il cria :

— Ni cure, ni maladie ! monsieur. Rien. J'ai maigri, voilà tout !

Et se penchant à mon oreille, il ajouta d'une voix pleine d'une étrange rancune :

— Savez-vous que le génie de la nature, c'est l'esprit de contradiction ? (Il me saisit au bras nerveusement.) Ne vous éloignez pas, j'ai tout mon bon sens... Les lois naturelles, monsieur, contrarient systématiquement les désirs des créatures. Connaissez-vous un brun qui n'eût aimé à être blond, un blond qui ne rêve d'aile-de-corbeau, un savant qui n'envie les ténors, un athlète qui ne jalouse les damoiseaux, un calculateur qui n'aspire à danser, un empereur qui ne désire vivre dans une roulotte, un héros qui n'aspire aux pantoufles, un don Juan que ne démange l'envie d'être cocu ?...

« Pourtant, une fois, il se trouva sur la terre un homme content de son destin. C'était votre serviteur, monsieur, au temps où je faisais plier les trottoirs. Jamais plein-de-soupe ne s'accommoda si jovialement de ses rondeurs ! Ma satisfaction confondait les moqueurs les plus acharnés. Ma belle humeur et la resplendissante fraîcheur de mon teint charmaient la société. Dans tout le pays il n'était ni festin ni fine partie où je n'avais mon couvert. On m'avait surnommé *Boulus*, ce qui ne veut rien dire, mais s'entend fort bien. Boulus roulait dans les jardins enchantés du

bonheur, sans compter que la compétence gastronomique de Boulus s'affinait par l'exercice, et que sa réputation commençait à dépasser les limites du département... Des clubs de gourmets parisiens, qui d'ailleurs n'entendaient rien aux choses de la gueule, me prièrent à leurs agapes. Je devenais célèbre, on me prit des *interviews*, on parlait de me décorer...

« C'est alors que le malheur me frappa. Un matin, je constatai que mon caleçon glissait sur mes hanches : je maigrissais. Tout d'abord je m'en réjouis, car les gros hommes sont tous pétris d'une même farine. Il me semblait qu'un peu d'aise en mes culottes ne serait point de refus. Un peu d'aise ! Ah ! bien oui ! Je ne vous dirai pas, cher monsieur, que je fondis, non, le mot n'est pas assez fort : je m'exhalais, comme un gaz, un souffle, une vapeur... Mes habits s'affaissaient autour de mes os ainsi que l'enveloppe d'un aérostat dégonflé. Je vis avec horreur mes oreilles se décoller et mon faux-col béant découvrir mon buste jusqu'à mes pectoraux !

« Pour comble, nul ne me plaignait. Au contraire, chacun m'adressait des compliments : « Il y en a tant, disait-on, qui voudraient être à votre place... » Telle était surtout l'opinion des médecins à qui la grasse clientèle réclame sans cesse d'impossibles miracles.

« Vous pouvez voir comme la nature se venge d'un homme heureux. Au reste, le monde ne se montra guère moins lâche. Ma graisse emporta l'estime publique dans sa débâcle. D'une semaine à l'autre, les invitations à dîner se firent plus rares; il n'en fut bientôt plus question. On s'écarta de ma figure de carême pour les mêmes raisons que jadis l'on recherchait ma bonne balle de Roi-Bombance. J'étais placier d'alimentation, la confiance me fut

retirée. Je dus me faire bureaucrate. A l'heure présente je noircis du papier chez le sous-préfet. Mon pauvre derrière est si tranchant qu'il partage les ronds-de-cuir comme des couronnes de pain. Au moindre courant d'air, je m'envole, et l'on me retrouve sur les meubles aux cartons. Avec le superflu de ma peau, j'ai fait une cornemuse, dont je joue le dimanche pour bercer ma tristesse, et... Mais je crois qu'on vous fait signe. »

* * *

En effet, M. Canabol s'avançait vers nous. Comme il approchait l'homme se tut et se remit à considérer comme un abîme le fond de son chapeau.

— Eh bien, père Gras-d'os, s'écria M. Canabol, vous racontez votre histoire à monsieur ? Toujours le même, vieux blagueur.

Et il nous tendit la main avec une joviale cordialité. Mais l'inconnu levant vers lui des yeux égarés et perçants tressaillit; ensuite saisissant d'un geste brusque son couvre-chef il se couvrit; puis, se levant, sans ajouter un mot, il s'éloigna vers la ville, avec une grande dignité.

— Qui est-ce ? demandai-je à M. Canabol qui haussait les épaules.

— Un malheureux fou qu'obsède la disgrâce d'être maigre. Il ne rêve que graisse et lard. Il a dû vous raconter sa métamorphose, les orgies de Boulus et les plaisirs de la corpulence ? Il n'est rien de tel que la vue d'un étranger fait comme vous et moi pour réveiller sa manie... Un brave homme, à cela près, et pas méchant.

— Un fou, murmurai-je. J'aurais dû m'en douter.

CHAPITRE XIII

M. CANABOL s'est assis près de moi. Plus encore qu'au premier jour, j'admirai le majestueux équilibre de ses formes. Il est puissant et velu, avec un ventre de potentat. Sa barbe, qui coule en volutes grises de ses joues, et ses cheveux qu'il porte assez longs le font ressembler au roi de trèfle, qu'on appelle Alexandre.

Aux lèvres d'un si majestueux particulier, les demi-londrès qu'il fume sans relâche font figure de cigares cossus. Les gestes de M. Canabol sont lents et dignes. Il marche lourdement appuyé sur sa canne, la tête haute; et toute son âme s'exprime dans ses yeux pleins de jeunesse et de curiosité. Il sent sa province; et voilà ce qui le rend si plaisant et si rare, en ce temps de téléphonie sans fil où la Muse du Département croit tenir salon au voisinage du Champ-de-Mars, parce qu'à son thé l'on entend les voix de la Tour Eiffel.

Hélas ! on ne rencontre plus guère à présent, même au cœur des vieilles villes françaises, ces bourgeois cultivés et polis qui savent encore porter le faux-col évasé de la

prud'homie et regarder en souriant couler le fleuve de la vie. Toute mon admiration pour M. Canabol vient de ce qu'il est un de ces hommes-là. Peut-être le dernier...

Avec une douce gravité, il me reprit sur ce que je venais de dire.

— Fou, le père Gras-d'Os ? Oui, et bien fou. Mais pourquoi dites-vous qu'on n'en peut douter ?

— Ce délire... cette fanfaronnade de graisse....

— Il y a certes dans ce qu'il dit une sorte de verve morose et saturnienne qui peut, à la réflexion, effrayer. Mais sur le moment on ne le trouve ni bizarre ni insensé, seulement un peu lugubre. Il a, comme l'homme de Sénèque, l'air d'assister à ses propres funérailles : *Videtur prosequi se et componere...*

Ainsi M. Canabol, le menton sur sa canne et sa canne entre ses grosses jambes écartées, mêlait à son fumet de terroir un parfum d'humanités. Puis, reprenant, il manifestait un sens aussi ferme que les ormes des allées Gourlet-Bécu :

— Qu'un citoyen bâti comme celui-ci (M. Canabol me montrait au loin le dos étique du soi-disant Boulus), que cet infortuné, ce chétif ait formé le vœu de nous égaler en grosseur, cela nous semble le signe de la folie. Il jalouse votre face illuminée et vous le trouvez absurde ! Pourquoi ? Parce que vous êtes, malgré que vous en ayez, un poupard honteux !

Je protestai :

— Laissez donc, reprit M. Canabol; rien n'est plus rare qu'une orgueilleuse corpulence. Nous, qui tenons tant de place sur terre, nous avons la manie de l'humilité... Bah ! ce n'est peut-être point si mauvais. Cela nous pré-

serve du pire des ridicules, qui est la présomption amoureuse. Les Fatty ne sont point fats...

M. Canabol souriait à des souvenirs. Puis, croisant ses fortes jambes.

— Nos pareils, monsieur, savent qu'en amour il nous faut lutter pour vaincre. Quel prix cela ne donne-t-il pas à nos conquêtes ? Nos victoires n'en sont que plus solides...

— Plus solides !... A ce compte, m'écriai-je, les amants les plus disgraciés posséderaient les femmes les plus fidèles ?

— Vous ne croyez pas dire une si grande vérité. L'expérience montre que l'énorme majorité des cocus se recrute parmi les jolis garçons, les suffisants, les avantageux, les hommes à bonnes fortunes. C'est une loi. Elle est vieille comme l'amour. Essayez de tromper un mari contrefait...

— Celui que je désire tromper est des mieux faits, et pourtant... Voilà qui dément votre thèse.

— Voilà qui la confirmera, soyez-en certain. D'ailleurs l'amour n'est pas toute la vie...

* * *

A ce moment un couple parut au bout de l'allée. En mettant leurs âges bout à bout, ils pouvaient bien avoir trente-six ans. Le jeune homme portait un costume de cycliste serré par une martingale; sa voisine était si jolie, si saine et si rose qu'elle semblait faite pour vivre seulement le matin. Et elle riait en se renversant, parce que son compagnon lui chatouillait le nez avec une feuille

de platane. Ils nous aperçurent. Aussitôt leur jeu cessa. Ils se prirent bras dessus bras dessous pour passer devant notre banc, en marchant au pas, l'air prodigieusement sérieux; mais on voyait très bien qu'ils se retenaient de pouffer, ce qui arriva trois pas plus loin juste comme le soleil traversant le feuillage les criblait de taches bleues et dorées.

— Non, reprit M. Canabol, qui caressait sa barbe grise, non, il n'y a pas que l'amour, il y a la jeunesse...

Et il ajouta, la voix changée :

— Lorsqu'on a passé l'âge où les fillettes pendues à votre bras rient des messieurs assis sur les bancs, il faut se résigner aux complaisances et aux mensonges de l'amour réchauffé.

Cet amer propos me surprit. L'excellent homme posa sa main sur mon genou :

— Ça n'empêche pas les sentiments, dit-il. L'âge d'aimer n'existe pas. Ce qui existe et qui passe c'est l'âge d'être aimé. Tant pis pour l'homme rassis qui n'a fait, comme Ulysse, un beau voyage. Une fois le temps passé, adieu...

— Eh bien, dis-je, vous n'êtes guère encourageant.

— Mais si. Je vous dis qu'une fois la belle jeunesse partie nous nous valons tous. Toutes les femmes, aussi bien Hélène que Velleda, aiment Apollon et Adonis. Mais elles se résignent aussi bien à la tripaille de l'hilare Bacchus qu'à la carrure du massif Hercule ou au front sévère d'Esculape. Gras ou maigres, ventres ronds ou côtes en persiennes, fossettes ou salières, doubles mentons ou grosses pommes d'Adam, qu'est-ce que ça peut fiche ! Dès l'instant que la femme se donne avec sang-froid

et cherche en nous autre chose qu'un jeune attrait, rien n'a d'importance. Il n'y a que les hommes pour se figurer que les femmes y regardent de si près. Comme dit un proverbe d'ici : « Un écuyer flétri fait un sommelier tout frais ». Voilà pourquoi vous trouverez un jour dans votre lit la femme que vous désirez.

Tandis que M. Canabol et moi devisions de la sorte, nous arrivâmes à la porte de l'hôtel. Je levai les yeux vers les fenêtres de mon amie. Les volets étaient clos. Elle dormait encore :

— Chère gosse, murmurai-je.

M. Canabol sourit.

— Il serait sans exemple, reprit-il, qu'une femme à ce point aimée et libre d'elle-même ne cède quelque jour. Attendez son heure.

Je soupirai :

— Il le faut bien... mais je vous en veux, monsieur Canabol : vous m'arrachez mes illusions.

— Je les remplace par la certitude que vous serez heureux.

— Qu'elle vous entende, M. Canabol !

Au-dessus de nous, un volet claqua. Levant les yeux nous vîmes un bras de femme nu et blanc hors d'un peignoir de soie à verts ramages. Puis une tête ébouriffée, un sourire :

— C'est elle, soufflai-je.

M. Canabol ôta cérémonieusement son grand chapeau de philosophe. Et me tendant la main :

— Mes compliments, dit-il.

Cependant mon amie avait quitté la fenêtre. Midi approchait. Les gens de mer commençaient à s'attabler aux terrasses des cabarets. Il y avait dans l'air quelque

chose d'aigre et d'amollissant. Nous ne trouvâmes, M. Canabol et moi, plus rien à nous dire. Il s'éloigna de son pas égal et lourd. Je vis son veston d'alpaga briller sur son large dos, ainsi qu'un bouclier noir sur l'arrière-train d'un éléphant de guerre.

Il traversa la place, prit à gauche; je vis le profil majestueux de son corps pénétrer entre l'église et le marché vieux. Et je rentrai à l'hôtel.

CHAPITRE XIV

Il y a du nouveau, et pas ordinaire. Écoutez cela : ce matin elle m'a regardé tendrement, oui mon cher, tendrement, c'est le mot.

Nous suivions ce terre-plein noirci par les averses et bordé de quatre rangs de platanes, que vous nommez les allées Henri-Seguin et dont, en passant, vous n'êtes pas assez fiers.

Nous nous taisions. De loin en loin, au bas du parapet, dans la rue pavée qui vient de la campagne, nous apercevions un char à bancs. Il allait au grand trot avec un bruit de tambour et de grelots. D'où nous étions, on voyait seulement passer la tête du cheval, le fouet, puis la maraîchère, un fichu rouge noué sous le menton, assise au milieu de ses laitues et de ses choux.

Il faisait un vrai temps d'amoureux, tiède avec de petits souffles, et, entre les arbres, des bourdonnements de sous-bois. Mon amie trottinait, une ombrelle sous le bras, les mains dans un manchon. J'allais à côté d'elle en sifflotant. Puis je me mis à raconter quelque chose. Soudain,

au moment où nous dépassions cet hôtel ancien dont les volets sont toujours clos, elle a mis sa main sur mon bras. Je m'arrêtai. C'est alors qu'elle m'a regardé d'une façon... je parle sans fatuité, mais ce regard n'était pas un regard ordinaire.

Je fus interloqué. Elle reprit sa marche, après trois pas elle dit :

— Continuez, mon ami.

— Quoi, s'il vous plaît ?

— Votre histoire.

Je racontais donc une histoire ? Du diable si j'en pouvais retrouver le fil. Je ne suis ni un sot, ni une bête, mais ce regard... Je pensais néanmoins qu'il fallait relever la conversation. De but en blanc, je me mis à parler de mon amour. Je m'attendais à l'éclat de rire. Pas du tout !

Elle allait, tout contre moi, le col penché, du bout de son ombrelle, à chaque pas, elle traçait de petits arcs dans le gravier de la place. D'abord ce silence et ce sérieux me raffermirent. Puis cela m'intimida; je me mis à balbutier, et, finalement, je restai court :

— Savez-vous qui j'ai vu, hier au soir et ce matin, me demanda-t-elle alors, du ton le plus naturel.

— Ma foi...

— Mon mari...

Je bondis :

— Alors, m'écriai-je, il va falloir encore filer.

— Avez-vous peur ?

Peur ? Je me mis à rire, monsieur. Peur, moi ! Je me redressai, l'air costaud en balançant mes poings ainsi que des pains de ménage. En même temps, je regardais au loin, donnant à ma figure une expression de froide intrépidité, quelque chose comme la physionomie d'un

capitaine de vaisseau qui, du haut de sa dunette, scrute un horizon menaçant. Je devais être grotesque. Mais les femmes, heureusement, ne voient point ces choses avec nos yeux.

— C'est bien, dit-elle, d'un ton où il y avait de la surprise, et, j'en pourrais jurer, une nuance de respect. Je n'ai pas seulement vu mon mari, ajouta-t-elle, je lui ai parlé. Il est venu pour vous tuer.

— Non ?

— Si !

Me tuer ! Je n'ai jamais eu peur d'un homme, monsieur, et, si quelqu'un devait m'effrayer, ce ne serait pas cette mauviette de mari-là. Me tuer ! Voilà qui, d'un coup, me remplit d'une espèce d'enthousiasme chorégraphique. Je valsais, positivement, sous les regards de la place Henri-Seguin, dont je devinais les cent paires d'yeux braquées derrière les auvents stupéfaits.

— Mais tenez-vous donc tranquille, dit-elle.

— Impossible, criai-je, je suis trop heureux. Ah ! nom d'un chien ! ce n'est pas trop tôt. Je ne suis pas fâché, belle dame, de vous montrer que ce n'est pas la crainte qui me fait courir dans l'existence, entre deux valises, avec un plaid sur les épaules. Qu'il vienne, il peut venir. Nous allons passer un moment agréable.

Et je boxais le vide, et je refoulais l'air printanier d'un coup de chausson, tandis qu'un vieux civil à barbiche ôtait sa pipe de sa bouche pour mieux observer cette monstrueuse gambade. Ma compagne riant à pleine gorge m'arrêta en disant :

— Il ne viendra pas. Il est reparti.

— Reparti ?

— Ce matin même, par le train de sept heures trente,

qui prend en première classe les voyageurs à destination de Paris. Je l'ai reconduit moi-même à la gare.

Puis, de sa même voix d'enfant rouée et tranquille, elle ajouta :

— Je lui ai dit que vous êtes mon amant.

Je demeurai sans souffle. J'en retrouvai pourtant assez pour répondre.

— Et c'est ce qui l'a décidé à partir ?

— N'en croyez rien. Lorsqu'il entendit ces paroles, il s'est dressé comme un furieux : « Je vais le saigner, votre goret ! » — ce sont ses propres mots — et il courut à la porte. Alors je l'ai saisi par le bras et, lui criant au nez : « Vous mériteriez que cela fût, lui dis-je. Cela n'est pas. Votre ami, que vous injuriez, est un galant homme, un garçon scrupuleux et désintéressé. »

Monsieur, j'ai voulu l'interrompre. Elle me fit signe d'écouter :

— Je le lui ai dit, reprit-elle, parce que, au fond, c'est la vérité.

— Non, dis-je.

— Non ?

— Non. Vous savez bien que je vous aime, et qu'il ne tiendrait qu'à vous...

— Je le sais. Et après ? Cela vous fâche donc tant que l'on vous prenne pour un ami délicat ?

— Ce qui ne me plaît guère, c'est qu'un faiseur d'embarras se moque de moi devant vous. Que je ne sois, au bout du compte, qu'un gros sac à soupirs, dont vous dénouez la ficelle de temps en temps pour vous distraire, c'est assez triste; mais qu'il vienne tout exprès de Paris pour partager votre gaieté, non, non ! La fatuité de ce personnage...

— Eh, dit-elle, laissez là sa fatuité et la vôtre. Je vais tout vous raconter...

Vous me suivez bien, monsieur ? Avant de continuer, je vais vous demander de sortir avec moi. Je me sens nerveux, agité... Marchons un peu s'il vous plaît. Vous voulez bien ? Merci.

Donc elle me raconta la scène et voici ses propres paroles. Tenez-vous bien.

CHAPITRE XV

S'IL faut cela pour vous contenter, commença-t-elle, sachez que mon mari vous considère comme un paillard. Ce n'est pas un psychologue. Vous le connaissez. Un homme de sa trempe ne s'attarde pas à pénétrer le cœur d'autrui, et, vous mesurant à son aune, il ne pouvait croire, d'abord, que vous eussiez mené, six mois durant et seul à seul avec moi, la vie d'hôtel, sans que je devinsse votre maîtresse. Une pareille possibilité lui échappait. Il allait de long en large dans la chambre, haussant les épaules, parlant seul. A la fin il se campa devant la glace, refit sa cravate, et, se tournant vers moi et ricanant : « Si ce n'était incroyable, dit-il, ce serait trop drôle. » Quand il eut bien ri, il vint tout près de moi. Nous nous regardâmes jusqu'au fond des yeux :

« Dois-je vous croire », dit-il.

« Croyez ce qu'il vous plaira. »

« Eh bien ! mon cher, sa vanité fut plus forte que sa jalousie. Il me crut. Il se contenta de murmurer : « C'est inimaginable. » Puis, aussitôt, son naturel reprit le dessus.

il se mit à cambrer la taille et, l'air avantageux, sûr de lui, souriant, il s'approcha encore de moi, ouvrit les bras... Ce fut mon tour de rire : « Vraiment, lui dis-je, vous voilà bien à votre aise. Je ne vous ai pas trompé, cela vous suffit, c'est comme s'il ne s'était rien passé. Je vous admire, vous ne changerez jamais.

« — Jamais, dit-il.

« J'éclatai :

« — Moi, j'ai changé ! Vous allez reprendre votre chapeau, votre valise, votre pardessus et vous en aller... C'est fini. J'en sais trop sur votre compte, et sachant ce que je sais, j'ai pu vivre six mois loin de vous, me voilà guérie. Divorçons si cela vous plaît, ou bien ne divorçons pas, je m'en moque absolument; je n'ai que faire de ma liberté, mais quant à reprendre ma place dans votre vie, jamais. »

« Il resta un moment immobile, les yeux baissés. Puis il me regarda, durement; ses lèvres tremblaient. J'ai cru qu'il allait se jeter sur moi. Heureusement, je ne suis pas de celles que l'on effraie : j'ai croisé mes mains derrière mon dos et je me suis mise à rire. Il se tenait devant moi.

« Sa figure jusqu'alors rouge et gonflée devint tout à coup très pâle; je voyais ses lèvres trembler. Il m'effrayait, mais je tins bon. Au bout d'un moment, il se remit à marcher dans la chambre; de temps à autre il s'essuyait le front, et, d'un geste roide, fourrait son mouchoir dans la pochette de son veston. Il s'arrêta : « Je vous en prie, dit-il, finissons-en. Je passerai sur tout, j'oublierai tout. Suivez-moi à Paris... » Je fis non, de la tête.

« Alors il s'est passé quelque chose d'incroyable. Je vous le donne en mille... Il a chancelé, puis, d'un bloc, il

est tombé sur une chaise, et, le visage dans les mains, il s'est mis à pleurer. Il pleurait comme un gosse, non comme un homme. Eh ! ne me croyez pas insensible, mon cher ! Mais ces larmes-là n'auraient pu attendrir qu'une sotte. Le mieux que l'on puisse penser c'est qu'il avait le chagrin coléreux d'un garnement dont on contrarie les caprices. Mais ce devait être pis encore. Là, franchement, entre nous, je crois qu'il versait de ces larmes que les hommes de sa sorte ont toujours prêtes au bord des cils et sous lesquelles fond tout de suite la résistance des trottins sentimentaux et des épouses imprudentes, qui s'égarent dans les garçonnières. Je ne m'en émus point.

« Comme j'avais raison. Quand il vit que cela ne prenait pas, il renifla ses pleurs, empoigna son chapeau, et, très calme, gagna la porte. Néanmoins, à l'instant de sortir, il se retourna, revint et me prenant la main, non sans une galanterie affectée : « Je ne vous demande plus rien, dit-il, que de vous trouver demain, vers neuf heures, à la gare, pour le départ de l'express. — J'y serai. — Merci. »

« J'en arrive. Je l'ai trouvé qui m'attendait en marchant à grands pas sur le quai de la gare, rasé de frais, poudré, dispos. Il a dû très bien dormir. Sa place, dans le compartiment, était marquée par un petit tas de magazines et de journaux. Le portier de l'hôtel Terminus lui a dit, en recevant son pourboire : « Le nécessaire est fait, monsieur. — C'est bien », répondit-il d'un air complice, et, malgré lui, si plein de fatuité que j'ai tout de suite compris ce qu'était ce « nécessaire » confié aux soins d'un valet. Rien de plus simple : il a toujours eu horreur d'arriver de voyage à Paris sans être attendu aux portes de la gare... Alors le télégraphe a marché. En ce moment, son train,

qui sent l'écurie, siffle en traversant à toute allure Angerville ou Brétigny. Et quelqu'une de mes amies — ou une autre dame — fait les cent pas le long du quai d'Orsay.

« Au moment où l'on fermait les portières, il s'est penché pour me dire : « Alors... au revoir ? » J'ai répondu : « Adieu ». Ce fut simple et cordial. Vous voyez, je ne suis pas émue. C'est l'énervement qui me fait pleurer, rien d'autre, je vous jure.

« Je puis vous le dire, mon bon gros, durant ce débat, et toute la nuit et tout ce matin, j'ai pensé à vous. Votre pensée me fut d'un grand secours. Vous m'aiderez encore. Je connais mon mari et ses airs détachés. Il n'a pas dit son dernier mot.

« Enfin, mon cher ami, voilà ce que j'avais à vous raconter. C'est fait. »

CHAPITRE XVI

ELLE se tut, monsieur. Durant son récit elle avait pris mon bras et parlait les yeux levés vers moi. Aux derniers mots, elle cessa de me regarder. Il y avait même dans l'aveu de son amitié pour son « bon gros » une espèce de gêne, de pudeur, qui nous troublait tous deux, délicieusement.

Nous fîmes en silence une centaine de mètres. Il se passait en moi quelque chose de confus et de véhément. Dix fois, tandis qu'elle parlait, tandis qu'elle me répétait les propos de ce mirliflore, j'avais, de fureur, ravalé ma salive. Ce n'était point tant le « goret » qui ne passait pas; c'était l'assurance de cet imbécile, sa superbe, la promptitude avec laquelle il acceptait l'idée que je n'avais pu séduire sa femme.

Je vous le demande : n'y a-t-il pas là de quoi irriter l'orgueil de l'amant le plus réservé ? En écoutant la suite, ma colère s'était étendue, éloignée, fixée. Elle tapissait, pour ainsi dire, le fond de mes sentiments. J'éprouvais, tour à tour, de la jalousie, de la curiosité. Mais au fond

de moi c'était surtout la crainte du ridicule qui dominait.

Et puis, que penser ? Même si la mâtine jouait franc jeu, je me sentais tout à la fois nécessaire et importun. Ce devait être l'heure de parler net. Je ne trouvais pas un mot.

Nous avions d'ailleurs atteint l'avenue de l'Archevêché, où les passants nous coudoyaient. Ah ! ma belle humeur du matin était bien partie... Bientôt nous arrivâmes à l'hôtel, où sonnait la cloche du déjeuner. Nous passâmes dans nos chambres. Un instant plus tard nous revenions ensemble. Dans le couloir, comme nous allions descendre, elle me prit aux épaules. Je crois que mon silence la touchait et la troublait un peu :

— Allons, dit-elle, allons, vous n'allez pas faire le méchant.

Elle arrangea ma cravate et me frappa sur les joues, de ses deux mains, en riant. Puis elle me regarda, monsieur, une fois encore de ce regard dont je vous ai parlé. Je n'y tenais plus. J'allais la saisir, l'emporter chez moi. Vous ai-je dit que cela se passait dans le couloir ? Le second coup du dîner retentit. Des portes s'ouvraient. Il fallut descendre.

A table, nous ne pûmes échanger que des paroles insignifiantes. Vous pensez bien que les domestiques avaient jasé : on nous observait.

Une espèce de placier pérorait à la table d'hôte, l'air farce avec l'accent du Lot-et-Garonne. C'était un roué bavard d'estaminet, qui faisait rire l'auditoire très certainement à mes dépens, rien que par des clins d'œil, sans que je pusse trouver, dans ses propos, le prétexte à lui asséner les calottes dont les mains me démangeaient. J'étouffais. Elle, qui, en face de moi, mangeait d'un bon appétit, me posait en souriant de banales questions.

Enfin nous sortîmes. Aussitôt elle gagna sa chambre, où elle s'est enfermée. Il y a deux heures de cela. Je crois que j'ai fait deux fois le tour de la ville avant d'aller, comme chaque soir, vous rejoindre au café des Trois-Maures.

Voilà, monsieur, voilà tout. Votre patience me comble, merci. Je vous ai dit la vérité, scrupuleusement. Aidez-moi de vos conseils. Je vous écoute.

CHAPITRE XVII

VOUS l'aviez prédit : le mari est revenu. Nous venons de jouer, tous trois, à l'hôtel du Faisan, une scène pitoyable et grotesque — comme toutes les scènes de ce genre, quand elles ne donnent point dans le tragique.

En ce qui concerne le retour du jaloux, tout s'est passé selon votre prédiction. Le train qui l'emportait d'ici n'avait pas franchi le pont sur le canal et notre homme pouvait encore, de la portière, apercevoir la pointe des mâts par-dessus les toits que, déjà, sa superbe l'abandonnait. Il réfléchit au lieu de lire ses journaux. Et à chaque tour de roue, il se trouvait plus sot. Il alla pourtant jusqu'au bout du voyage, et, de Paris, il envoya un télégramme insensé. L'après-midi il réclama sa femme au téléphone pour lui tenir un discours mêlé d'injures et de supplications. Après cela, il expédia une nouvelle dépêche, et, finalement, au milieu de la nuit, il reprit le train.

Il est arrivé défait, fripé, l'air d'un homme qui a fait un mauvais coup.

Tout de suite, il a commencé par le scandale, si bien

que sa femme, qui prit peur, m'a fait chercher. J'accourus en pyjama bleu ciel, c'est-à-dire sous mon plus volumineux aspect. J'étais résolu. Je ne me dissimulais point ce que ma position avait de faux, voire d'un peu éhonté. Mais il fallait en finir, s'expliquer une bonne fois d'homme à homme; et — riez si cela vous chante — je n'étais pas fâché de jouer au naturel la fable des deux coqs, moi qui, depuis tant de jours, tenais dans toute cette histoire le rôle inoffensif et disqualifié du chapon.

J'entrai. Je vis une femme effrayée, et, en face d'elle, un homme hargneux, que ma vue rendit furibond. L'avouerai-je ? Sur son visage crispé, pâle, maniaque, que la fatigue, le chagrin et la fureur avaient successivement chiffonné, je trouvais quelque chose d'émouvant. Il me semblait avoir devant moi un petit fauve, une bête sauvage dont un buffle eût écrasé le terrier. Il faisait front, et toute sa colère s'exprimait dans le sombre éclat de ses yeux. Mais un buffle est un buffle et les renards n'en ont jamais mis en fuite.

J'étais calme, très résolu, tout de même un peu troublé. Dame, c'est que, depuis l'affaire du Russel, à Londres, autrement dit depuis le platonique enlèvement de l'épouse, je n'avais jamais revu de si près la figure du mari. Elle me faisait pitié ! Mais, en même temps, j'éprouvais une gêne, une envie d'être ailleurs.

Monsieur, le fond de ma nature renferme quelque chose de bonhomme et de timide qui me fait redouter les confrontations. Il ne me suffit pas d'avoir raison pour me sentir à l'aise. Je me laisse toujours surprendre par les reproches d'autrui et mes arguments, très valables avant et après la dispute, me semblent, au cours de celle-ci, dénués de tout espèce d'intérêt.

Ajoutez à cela que ma grosse nature me rend inapte aux altercations mondaines, d'abord je concède trop et, soudain, je m'emporte; alors, c'est plus fort que moi, je ne sais pas être insolent; je deviens tout de suite grossier. D'une parole à l'autre les choses se gâtent et me portent à des extrémités que je déplore quand il est trop tard.

Cette fois les choses allaient plus vite que leur train. Le gaillard me connaissait pour m'avoir pratiqué, il m'accueillit sans ménagements, par un de ces paquets d'injures, qui, depuis la disparition du dernier cocher à gibus blanc font figure de souvenirs historiques. Du coup, je fus au point. Je gonflais sous l'azur de mon pyjama des épaules de déménageur, et m'avançant dans la pièce :

— Il faudrait me parler d'un autre ton, dis-je. En voilà des manières. Est-ce que tu crois avoir affaire à un galopin ?

J'ai cru qu'il devenait enragé. Il se mit à hurler :

— Salaud, salaud ! Voilà six mois que je te poursuis... Et tu oses entrer chez moi !...

— Chez toi !

— Oui, chez moi, dans la chambre de ma femme !

— Ça va, dis-je, pas tant de vacarme, car je te réponds que je n'aurai besoin de personne pour te flanquer dans l'escalier.

Il marcha sur moi la canne levée. Alors, de cette main que vous voyez là, je l'ai saisi au poignet, j'ai serré un peu et j'ai fait le geste de tourner une clé dans une serrure. La canne est tombée sur le tapis et mon homme a reculé, un peu plus blanc, en se frictionnant l'avant-bras.

C'est à ce moment que j'ai vu, pour la première fois

de ma vie, combien les gens du monde vivent à l'imitation des cabotins à la mode. Mon adversaire se transforma brusquement. Ce n'était plus un mari écumant; c'était un jeune premier. Il se redressa, glissa le bout de ses doigts dans les poches de son pantalon, prit un air détaché, et, les pieds fixés au sol, tournant le buste vers sa femme :

— Vous m'aviez juré, dit-il, que cet individu n'est pas votre amant ?

Elle était adossée à une commode, dans le fond de la chambre, pas tremblante le moins du monde. Je ne vous dirai pas qu'elle prenait du plaisir à cette scène. Mais je ne jure de rien : une femme est une femme, et les violences des mâles n'en font pas évanouir beaucoup, lorsqu'elles sont l'enjeu de la compétition. Elle se contenta de répondre :

— Si vous ne partez pas, je vais sonner.

— Faites.

— Mais où donc avez-vous été élevé, dit-elle. Vous tenez à ce que les domestiques me voient entre deux hommes, dont un en costume de nuit ?

Il se sentit honteux.

— J'ai tort, balbutia-t-il, pardonnez-moi.

Et il ajouta :

— Mais vous allez me suivre, Angèle, il le faut. Cela ne peut plus durer, comprenez que cela ne peut plus durer.

Il parlait d'un ton cassant, en maître, en époux protégé par les lois. Il ne reçut point de réponse, se tourna vers moi :

— Je vous crois, reprit-il, je vous crois tous deux. Tu es mon ami, un ami fidèle... Fais-lui, comprendre...

Il y eut un temps, très court et très long, durant

lequel nos regards s'entre-croisèrent. Me trompais-je ? Dans ses yeux, à elle, je crus lire une sorte de provocation, ou, si l'on veut, d'encouragement; alors, d'un ton ferme, je déclarai :

— Ton ami, oui. Mais je suis amoureux d'Angèle, voilà la vérité. Tu peux ricaner. Je l'aime et c'est ta faute. Si tu ne m'avais pas poussé de force dans ton ménage et chargé de la tâche, exaspérante à la fin, de le raccommoder après chacun de tes coups d'éclat, je n'aurais probablement jamais songé à te faire cocu. A présent, c'est ainsi que je te le dis : je n'ai plus en tête d'autre idée. S'il ne s'est rien passé entre elle et moi ce n'est certes pas faute de n'en avoir, en ce qui me concerne, exprimé le pressant désir. Tu vois que je suis franc. Quant à te dire que j'y renonce, comme ça, sans autre raison que ton bon plaisir, n'y compte pas. Nous pourrons, si bon te semble, nous égorger ou nous bosseler à coups de poings. Je suis ton homme. Mais je te conseille de t'accommoder de l'aventure. Angèle ne veut plus de toi. Elle ne veut pas encore de moi, mais cela peut venir. D'ici là je me considérerai, vis-à-vis de quiconque, comme un défenseur qu'elle a librement choisi. Prends-le comme il te plaira. Toutefois, je souhaite, en souvenir de notre jeunesse et d'une amitié qui eut ses beaux jours, que tu choisisses le parti d'un galant homme. J'ai dit.

Il hésita, prit sur le guéridon son feutre dont il creusa le pli par contenance et, se tournant vers sa femme, il demanda :

— Alors, le divorce ?

Elle se tut.

— C'est bien, dit-il encore.

Il nous salua, non sans une certaine impertinence, et

sortit. Le bruit de ses pas s'éloigna. Nous entendîmes claquer la grille de l'ascenseur, un timbre retentit, puis une corne d'auto.

— C'est fini, dit Angèle. Il ne reviendra plus, jamais, jamais... Ah ! mon pauvre gros !

Et elle se mit à sangloter éperdument en me faisant signe de la laisser seule.

Monsieur, je n'y comprends plus rien.

CHAPITRE XVIII

ME voici, monsieur, et sans retard. Je ne puis vous dire à quel point votre démarche m'a touché. Le portier de l'hôtel vient seulement de me donner votre lettre. Merci, et encore merci.

Vous voilà rassuré; je ne suis ni malade, ni parti. Je me consultais et vous allez voir que tout me convie aux réflexions.

Sachez tout d'abord que votre lettre ne me vint pas seule. Le plateau en portait une autre. Du mari, parfaitement. Cet homme, à présent, traverse une crise épistolaire. Il paraît que cela ne nous doit point surprendre. Un avoué, que nous consultons pour autre chose, affirme que l'abondance postale constitue le symptôme le plus sûr du divorce pour incompatibilité d'humeur.

Je dois vous confier qu'il m'écrit, aujourd'hui, pour la première fois. Mais sa femme reçoit, chaque jour, deux épîtres, une à chaque courrier. Et quelles lettres ! Un mélange affreux de prières et d'outrages. On y voit de

tendres appels, rayés d'une main frémissante et remplacés par des mots que je ne puis répéter. Certains jours, les enveloppes elles-mêmes sont chargées d'insultes. Puis, l'instant d'après, le garçon apporte un télégramme de dix lignes, et si pleines de contrition que l'on se demande comment un homme quelque peu fier a pu se montrer ainsi, dans l'humiliation de sa défaite, aux commis goguenards d'un bureau de poste...

Je ne sais comment vous dire ce que j'éprouve. Si je me croyais un méchant garçon, je saurais pourquoi la pitié que j'ai du mari n'arrive pas à vaincre le désir que j'ai de l'épouse. Mais je me connais. Je suis sans cruauté : un bon gros, oui vraiment. Eh bien, le bon gros se moque à présent des souffrances d'autrui. Tout ce que cet homme peut endurer n'a sur moi d'autre effet que d'exaspérer mon envie de lui prendre, une bonne fois, sa femme. Allez donc expliquer ça ?

Est-ce jalousie ? est-ce impatience ? Ma foi je ne cherche plus. J'en ai une faim de brute. Au point où j'en suis avec vous, monsieur, j'aurais tort de vous rien cacher. Sachez donc que j'en arrive à rechercher le moyen de la surprendre une nuit, à l'attirer dans ma chambre ou dans quelque endroit écarté, sur le port, en fiacre, n'importe où, monsieur ? Oui. Cela ne peut durer.

Hélas ! les gros hommes savent rarement dissimuler. Elle devine fort bien mon jeu et elle s'arrange en conséquence. Depuis quatre jours elle n'est pas restée deux minutes seule avec moi. Nous allons, comme d'ordinaire, faire chaque matin notre promenade le long des allées Cantinelli. Aucun risque pour elle, naturellement ! Après cela, nous nous voyons aux repas, et, dans le hall, à l'heure

du thé. Quant à m'ouvrir sa porte, bernique ! Elle fait mieux : elle agace mon désir de toutes les manières, et des pires. S'il m'arrive de frapper chez elle, elle me crie :

— Allez-vous-en. N'ouvrez pas ! Je viens de me déshabiller. J'ôte ma chemise !

Comme je vous le dis ! Je me demande alors, en me balançant d'une jambe sur l'autre sur le palier, le front baissé, comme un taureau, si je ne vais pas enfoncer d'un coup d'épaule, ces deux planches de sapin et empoigner ma damnée femmelette par la taille pour la jeter sur son lit. A la dernière minute, le courage me manque toujours et je m'en vais d'un pas morne dans ma chambre.

Avant-hier, sur le marbre de la cheminée, savez-vous ce qu'en rentrant j'ai trouvé ? Une photographie, une photographie d'elle dont le dégradé commence au bord même d'un habile et perfide décolletage, de sorte qu'elle semble avoir posé toute nue devant l'objectif. Voilà bien les tours qu'il convient de ménager à un homme sanguin et, par surcroît, perdu d'amour.

Et pourquoi ces jeux cruels ? Je me suis demandé longuement si, par cet obscur et absurde esprit de compensation commun à la plupart des femmes, elle ne se soulageait point sur un souffre-douleur placé par le hasard à sa portée, du remords qu'elle avait d'en torturer un autre...

Ce serait la bonne explication, pour si peu qu'elle aimât son mari. Mais, quant à cela, je suis fixé. Elle ne l'aime plus. Certains symptômes ne trompent pas et ce sont justement les plus futiles. J'ai remarqué que, depuis qu'elle sait elle-même à quoi s'en tenir, elle porte des

bijoux et des vêtements qui, depuis l'aventure de Londres, n'avaient jamais quitté le fond des malles. Une femme que n'effrayent plus les témoins d'un bonheur effacé ne pense plus à ce bonheur. Je ne suis pas un faiseur de maximes, et je vous offre mes observations pour ce qu'elles valent. Convenez que, pour un homme si pleinement épris, je ne me laisse point trop aveugler.

Il faut dire qu'elle se charge de m'ouvrir les yeux. Si j'étais tenté de mettre à profit cette connaissance que nous prétendons tous posséder de l'éternel féminin, elle aurait tôt fait de m'apprendre que l'outrecuidance d'un mari volage ne doit point servir nécessairement la présomption d'un amoureux fidèle.

Voici bien des sentences... Pour parler net, je crois que, malgré l'apparence, je ferai sagement de ne m'y point frotter. Je me flatte de la connaître. Des années de camaraderie et nos anciennes confidences — du temps où je portais les chandelles du ménage — m'en ont appris sur elle plus que son mari n'en sût jamais. C'est une bonne fille assurément. Mais l'imprévu, quel qu'il soit, lui donne un sang-froid de vieux militaire. Je la crois tout à fait incapable de céder à une surprise. C'est justement pour cela qu'elle joue sans cesse avec le feu.

Ah ! ça ! monsieur, n'allez pas la prendre pour une rouée ou pour une coquette. C'est une gamine, pas plus, incapable d'un vrai calcul ou d'une vraie cruauté; mais elle sauterait par une fenêtre plutôt que de se plier aux exigences d'un amant importun. Cela se sent si bien en elle qu'aucun ami de la maison ne lui fit jamais la cour. Je suis le premier. Elle me le dit souvent, et chaque fois cela la fait rire aux larmes. Je fais comme elle, et vous aussi : nous voilà tous d'accord.

Tous, hormis le mari. Je vous ai parlé d'une lettre que j'ai reçue ce matin. Six pages, monsieur, six pages dont l'écriture froide et mécanique ne fait que souligner le fiévreux désordre du texte. C'est un homme égaré. Tantôt il me demande humblement de sermonner la fugitive, tantôt il exhale sa colère de me savoir, moi, son ami d'enfance, le complice de cette équipée. Et il ne comprend pas, non, il ne comprend plus désormais, que courant le monde aux trousses de sa femme, je me conduis, depuis six mois, en amant torturé par le désir. Ainsi ce garçon, qui ne manque ni de méfiance ni de finesse, croit à l'absurde histoire qui chatouille son orgueil. Il s'imagine tranquillement que l'ami du ménage, le bon gros type n'a fait que céder à la complaisance attendrie de tous les bons gros types, en accompagnant l'épouse irritée à seule fin de veiller sur sa vertu. Tout cela malgré la scène que je vous ai racontée et les déclarations que je lui ai faites. C'est inimaginable !

Ces choses, vous le concevez, m'irritent et me déroutent. Les agaceries de la femme et l'outrageante certitude du mari, les lettres de l'un, les demi-tendresses de l'autre et toute cette complication passionnelle et ces façons de théâtre, oui monsieur, tout cela épuise mes facultés d'intrigue. Je me suis, ces jours derniers, demandé sérieusement, si le mieux, pour nous tous, n'était pas que je m'en allasse n'importe où, sans adieux et sans explications.

Pendant une heure j'ai lutté avec moi-même, debout et stupide dans ma chambre, sans faire un mouvement, nez à nez avec mes bagages posés sur le lit. J'ai failli l'emporter. Mais je me suis donné, pour attendre encore, de bonnes raisons; et puis j'étais à bout de forces, privé

de sommeil, horripilé par la perspective d'une nuit en wagon. Dans le silence nocturne, j'ai hoché la tête, puis j'ai déboutonné mon gilet sur mon ventre de gros homme que l'on croit résigné.

Alors, une fois de plus, j'ai pris conscience de ma défaite et une larme, glissant de mon nez, est tombée sur le devant de ma chemise, juste à la place de mon nombril.

CHAPITRE XIX

HIER, regagnant mon lit, à l'hôtel du Faisan, j'ai vu passer un rais de lumière sous la porte de mon amie. Je toussai en passant. La porte s'ouvrit; on m'appela.

Monsieur, elle était debout, accoudée à la cheminée en peignoir de soie, ces beaux cheveux déroulés sur ses épaules. La glace réverbérait son profil à contre jour. Pour me voir entrer, elle penchait la tête; elle souriait et je n'apercevais de ses yeux qu'un petit trait noir, sous le cerne bleu de ses paupières.

— Je vous attendais, dit-elle. Comme vous rentrez tard...

— Que se passe-t-il ?

— Rien; je vous attendais. Je suis si seule !...

— Je vous croyais couchée...

— Venez près de moi. Asseyez-vous.

J'ignore si, connaissant mon histoire, la suite vous étonnera. Quant à moi, j'en demeure confondu.

Monsieur, la femme que j'idolâtre est une petite carne. Et je pèse mes paroles.

Elle me fit asseoir, et non pas dans un fauteuil mais sur un petit canapé, dans le coin le plus faiblement éclairé de la pièce où je m'amoncelais en roulant de gros yeux. Aussitôt, elle vint se placer à côté de moi.

De quel parfum s'était-elle imprégnée ? Je crois qu'un parfumeur, fût-il Arabe, voire Syrien, se consumerait les narines, à force de renifler, sans démêler le secret de ce baume-là ! Un saint en aurait perdu la tête. Que dis-je, un saint ? Un eunuque ! Vous pouvez imaginer l'état où je me trouvais, moi, dévoré d'amour, seul avec elle, à minuit, dans un hôtel où tout dormait de l'heureux sommeil provincial. La coquette s'arrangea de toutes manières pour me rendre fou. Il y a des choses qu'un galant homme ne saurait exprimer autrement que par allusion. Je dirai seulement que, dès le début de cet entretien, ma vue ne fut pas moins comblée que mon odorat.

Par l'échancrure de son peignoir, qui était couleur de printemps, mes yeux plongeaient vers le demi-jour d'un vert ambré, où ses seins palpitaient ainsi que deux oiseaux sous un transparent rideau de feuillage. Ce que je voyais m'aidait à imaginer le reste, tandis que, chauffé par l'ardeur secrète de son corps, le parfum de la bien-aimée s'exhalait avec plus de finesse et de force capiteuse.

L'homme est ainsi fait que ses sens, malgré lui, se piquent entre eux d'une constante émulation.

La vue se réjouissait, l'odorat se délectait; le toucher voulut bientôt sa part en affaire. J'allongeai doucement le bras, le long du canapé. Ma main contournait une épaule demi-nue; bientôt, avec une tendre douceur, je tâtais, sous la soie, l'un de ces objets que la nature a moulés, croirait-on, pour remplir la main d'un honnête homme.

Pour un succès, ce fut un succès. La gifle qui me

tomba du ciel me fit non seulement voir trente-six chandelles et lâcher prise, mais sauter sur mes jambes, ainsi qu'un dormeur tiré d'un rêve voluptueux par un seau d'eau ou par la poigne d'un agent :

— Madame, dis-je en me tâtant la joue, voilà un soufflet que je n'attendais pas !

Cette imbécile réflexion eût fait la joie d'une partenaire moins enjouée. Quant à ma voisine, elle se renversa sur le canapé en riant aux larmes. Elle me montrait du doigt, puis prenait sa poitrine à deux mains sans pouvoir rattraper son souffle. Elle y mit tant de cœur qu'à la fin son hilarité me gagna. Et je me mis à pouffer comme elle, sans avoir les mêmes raisons. Cela dura un petit moment; après quoi, nous nous trouvions debout l'un en face de l'autre, dans cet état de lassitude et de tristesse qui suit également les excès de l'amour et les convulsions du rire.

— Allons, c'est fini, asseyons-nous, dit-elle.

— Non, répondis-je d'un ton décidé. Je rentre chez moi; pour ce soir, je vous ai, j'espère, assez amusée.

Elle prit son air sérieux, arrangea sa coiffure et donna quelques pichenettes aux dentelles de sa robe d'intérieur.

— C'est bien, dit-elle, à la fin. Je ne vous attache pas, mais je vous trouve bien susceptible.

J'ouvris la bouche pour me récrier. Mais elle continuait vivement :

— Vous êtes extraordinaire ! Je vous demande de passer quelques instants près de moi... dans ma chambre, cela pour la première fois. Aussitôt vous vous conduisez comme un hussard. Cela vous ressemble si peu, mon cher, que j'ai été surprise et que, ma foi...

— Oui, grommelai-je, cela me ressemble peu. Mais

je suis las, au bout du compte, de cette vie que vous me faites mener, las d'être un bonhomme de baudruche qu'une coquette emporte dans ses bagages et dont elle tire pour se désennuyer des soupirs et des plaintes. Je me dégonfle, belle dame, je me replie et me réexpédie moi-même à Paris, où j'irai, une bonne fois, me renfermer dans ma propre boîte.

En parlant ainsi, je m'éloignai de quelques pas et je saisis mon chapeau.

— Et cet homme ose prétendre qu'il m'aime, murmura-t-elle.

Je ne répondis rien. A ce moment, je m'en flatte, mon parti était pris : en finir une bonne fois avec une histoire qui, de jour en jour, me plaçait dans une posture plus déraisonnable et plus humiliante.

Il était une heure du matin... un train partait à trois heures pour Paris... Elle lut, d'un seul regard, mon projet dans mes yeux.

— Restez, dit-elle.

Je fis un pas vers la porte.

— Restez, si vous m'aimez !

Je me retournai. Elle s'était avancée vers moi et elle se tenait très droite, au milieu de la pièce, sous la lumière du plafonnier. Son air me surprit. C'est ordinairement, vous ai-je dit, une drôle de petite femme, tout en rires et en frisettes, une vraie gosse qui, lâchant son mari et abandonnant ses malles dans un hôtel de Londres, n'avait tout de même pas oublié la poupée qu'elle traîne partout et qu'elle couche à côté d'elle, dans son lit. Je ne la reconnaissais plus. C'était une femme sérieuse, presque grave, qui me regardait posément et qui répétait :

— Restez, si vous m'aimez.

Je haussai les épaules. J'étais à ce point où un homme n'en croit plus ses yeux. Toute ma nigauderie dans cette aventure, ma vie de six mois, m'apparaissait en pleine clarté comme un tableau où la naïveté du détail ne nuisait en rien, je vous en donne mon billet, à la superbe absurdité de l'ensemble. Derechef, je haussai les épaules et j'ouvris la porte.

Je sentis alors une petite main me saisir nerveusement par le poignet. Mon chapeau tomba. Je me penchai pour le ramasser. Aussitôt elle me jeta autour du cou ses bras parfumés, se haussa sur la pointe de ses mules et, très vite, me posa sur la bouche ses lèvres brûlantes. Après quoi elle me roula dehors, d'une poussée, comme un tonneau.

CHAPITRE XX

JE pourrais vous dire que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. C'est la formule. Je mentirais. La stupeur m'endormit positivement, et c'est deux heures plus tard que je fus réveillé par les affres délicieuses d'un rêve qui me ramenait à la réalité.

Je me levai avec le jour, ce qui, sans mentir, ne m'est pas arrivé depuis plus de vingt ans. Sitôt habillé, je suis allé dans les rues me rafraîchir les idées. Tout dormait encore. J'ai passé le pont de la Basse-Chaîne; j'allais droit devant moi, d'un pas distrait qui me conduisit à l'autre bout de la ville, sur le talus des anciens remparts.

C'est là, qu'assis dans l'herbe, j'ai inventorié mon bonheur.

Comme la plupart de mes semblables, les hommes de poids, je possède une sorte de sensibilité à retardement. Mes émotions n'acquièrent qu'après un temps assez long leur force véritable. Cela nous fait prendre bien souvent, nous autres, pour des natures placides; et nos émois, qui viennent lorsqu'on ne les attend plus, font dire aux gens

que les gros hommes sont d'ordinaire fantasques, versatiles et même indifférents aux vicissitudes d'autrui.

Bref, je commençais seulement à bien comprendre ce qui m'arrivait. Je vous prie de croire que mes réflexions étaient exemptes de toute vanité. Ce que la femme aimée pensait de mes avantages, je le savais de reste. Quant à ce qui pouvait survenir d'heureux pour moi, la raison ne me donnait point à choisir entre les hypothèses : il s'agissait d'un caprice. A tout prendre je ne pouvais espérer mieux.

Le tout était de savoir ce qu'une nuit conseillère laisserait à la dame de ses bonnes dispositions. Car la chanson dit vrai : « Un baiser, ça n'engage à rien ! » Surtout un soir de juillet orageux, et sur les lèvres d'un ami de dix ans que l'on vient, au préalable, de calotter...

Pour mon malheur, ce baiser finissait de me mettre l'esprit à l'envers. Je n'ai pas, vous me croirez sans peine, l'habitude des embrassements inattendus. Tout comme un autre, certes, j'eus mes bonnes fortunes, mais enfin, les hommes qui, dans l'histoire, se réveillèrent sous les baisers des reines eurent bien rarement cent vingt de tour de taille.

Cela, je pense, suffit à expliquer la nature de mon trouble. Toutefois, je ne m'attardai guère en rêveries de collégien, et je me posai carrément cette question : sera-ce pour aujourd'hui ?

Le croiriez-vous ? L'idée que ce serait pour un jour quelconque ne m'était jamais venue depuis la scène du Russel.

Je désirais cette femme depuis six mois, je faisais pour la décider, tout ce qu'un autre eût fait en pareille occurence. Cependant mon désir ne s'était jamais transposé, dans mon esprit, en tableaux d'ensemble formant la suite appropriée et complète. Vous m'entendez ? Il

m'arrivait de la dévêtir en pensée et, chose curieuse, mon imagination n'allait jamais plus loin.

C'est en réfléchissant à cette bizarrerie qu'au bout d'un instant, je quittai mon talus et m'en revins vers le centre de la ville.

Huit heures sonnaient. Dans le jardin public, je trouvai M. Canabol qui lisait son journal. Voilà un fameux observateur ! Avant que j'eusse ouvert la bouche, il connaissait ma situation :

— Homme fortuné, me dit-il, venez que l'on vous complimente !

Un bon rire fraternel secouait la sphère heureuse de son ventre et il passait, en me regardant, la main dans sa barbe noire. Je lui fis le récit de ma soirée.

— Bravo, reprit-il. Ne vous disais-je pas qu'elle vous aimait ? Elle vous taquinera encore, soyez-en certain. Je connais cela ! Mais le fruit est mûr, vous pouvez en croire mon expérience...

« Elle vous taquinera encore... » M. Canabol ne disait que trop vrai ! En le quittant, je rentrai à l'hôtel. Le portier me remit une enveloppe. Ma damnée femmelette m'écrivait dans un style de roman pour pensionnat, qu'après la scène de la veille, elle avait besoin de se recueillir. Elle s'absentait pour un jour ou deux; il ne fallait pas chercher à la rejoindre, etc., etc.

Sur le papier à en-tête de l'hôtel, elle avait versé quelques gouttes de ce parfum que j'avais respiré la veille au soir, pour la première fois; et, au bas de la lettre, à la place de la signature, il y avait un petit rond tracé à la plume, la place d'un baiser.

Je ne crus pas à ce départ. En courant je montai chez elle. La porte n'était pas fermée. J'entrai. Elle était étendue

sur son lit, à plat ventre, les deux coudes en avant, et elle lisait l'unique ouvrage qui formait la bibliothèque de l'hôtel : l'*Histoire de l'affaire Gouffé*.

A cette vue, je sentis sur mes yeux s'étendre comme une toile d'araignée; sur mon cou d'homme sanguin, monsieur, je sentis quelque chose qui ressemblait à la brûlure d'un fer à repasser. La colère me suffoquait, et je me demande encore, oui, je me demande comment je ne l'ai pas prise sous mon bras pour la corriger ainsi qu'une enfant vicieuse.

Mais elle se souleva; elle s'appuya sur son coude et elle me regarda, de son air de la veille, amical, sérieux, un peu mélancolique :

— Il ne fallait pas venir si vous aviez lu ma lettre...

Sa lettre, je la tenais tout ouverte à la main.

— Vous vous jouez de moi, répondis-je. Je ne vous ferai aucun reproche. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas laissé partir ?

Elle se leva tout à fait. Dans le contre-jour je vis qu'elle était nue sous la soie verte du peignoir, et ce que je vis de mes yeux, tandis qu'elle passait dans le carré lumineux d'une porte-fenêtre, c'était l'ombre d'un corps délicat et charmant, semblable, en tous points, à celui que j'avais imaginé, au cours de plusieurs rêves lascifs dont je vous épargnerai le récit détaillé.

Ce ne fut qu'un instant. Tout disparut, au moment où elle allait s'appuyer au mur près de la fenêtre.

Était-ce hasard ? Était-ce un jeu cruel ?

Elle se tenait, maintenant, très calme, devant moi, les mains croisées derrière le dos et, sur mes yeux, qui ne les pouvaient soutenir, elle fixait des regards remplis d'innocence.

Sait-on jamais, avec ces êtres-là ?

Il y eut un silence.

Puis elle dit :

— Ne soyez pas méchant... Il ne faut pas partir, attendez encore. Mais laissez-moi seule, je vous assure qu'il faut me laisser seule.

Et je sortis. Oui, ne riez pas, je sortis.

Voilà, monsieur, ce qui m'arrive. Ce que vous vous dites je me le suis dit... Non, non, ne riez pas : il ne faut pas rire ! A bientôt. Je vous verrai dans quelques jours.

Moi aussi, j'ai besoin d'être seul...

CHAPITRE XXI

M'AIME-T-ELLE ? Suis-je mystifié ? Il n'est plus temps de chercher à le savoir. Vous me voyez à bout de raisons. Tous mes souvenirs se confondent. Nos voyages, les allées et venues du mari, la scène du Russel, mes amis qui me croient mort et ma maîtresse qui m'a remplacé, le film policier de notre course entre les Pyramides et les quais de Port-Saïd, la visite aux bustes des empereurs romains, la petite gare allemande, le banc de M. Canabol, tout cela ne forme, désormais, qu'un ensemble confus de tableaux sans intérêt pour l'homme que je deviens.

Sous l'ample et rassurante rondeur du corps que vous voyez ici, il n'y a plus qu'un mâle, rien qu'un mâle. Je souffre à crier. La nuit, je m'éveille tout en sueur, et du fond des matelas écrabouillés je me demande si je ne vais pas barrir d'amour comme un éléphant dans une clairière.

Sur ma couche, je me dresse pareil à un dormeur qu'appellent des voix. Je m'habille et, quelle que soit

l'heure je tire de son lit, pour qu'il m'ouvre la porte de l'hôtel, le malheureux gardien nocturne.

Ne prenez pas cet air entendu. Non, monsieur, non ce n'est pas cela... A Dieu plaise qu'une nuit je sorte pour aller où vous pensez. Ce serait peut-être la fin de mes tourments. Mais hélas ! je me suis laissé prendre au piège du désir insatisfait. Il me faut cette femme, et nulle autre !

Non seulement j'écarte avec horreur la pensée de me consoler chez les filles, mais que la plus noble, la plus chaste et la plus ardente des amoureuses, par le miracle d'un incroyable aveuglement, vienne à s'éprendre de moi et, me voyant sous l'aspect d'un prince séraphique, m'offre le vierge délice d'un corps de roses et de fraises; que la plus belle femme du département follement éprise de mes avantages s'introduise nue dans mon lit, grâce à la complicité des larbins; qu'une rosière fraîche et caressante comme une matinée d'avril s'amourache de votre serviteur au point de venir, un soir, le régaler des danses les plus lascivement orientales, cela ne changerait rien à rien.

Je n'en aime qu'une, je n'en veux plus qu'une, c'est elle.

Elle le sent. Je crois que cela l'effraie. C'est une de ces blondes qui, durant les orages, tremblent comme de petites filles. Je me demande si elle ne me céderait pas plus volontiers si je la désirais avec moins de fureur. Sans doute, appréhende-t-elle, la chère petite, de s'élancer sur cet océan convulsif. Misère de moi !

Malgré tout, elle ne peut s'empêcher de l'attiser, ce désir qui lui fait peur. Elle apporte au choix de ses corsages, un soin diabolique. A chaque instant, elle me frôle la main de son bras nu. Elle va s'asseoir devant l'unique piano dans le petit salon de l'hôtel; elle m'appelle, j'arrive et

elle me place à sa droite de telle manière que, pour tourner les pages, je suis obligé de me pencher sur sa nuque chaude et capiteuse. Je pâlis, il m'arrive de chanceler. La volonté me fuit; un gros soufflet de forge gronde dans ma poitrine... nous sommes seuls... malgré moi, mes bras se soulèvent; mes grosses mains se tendent vers sa taille, je m'approche, je respire le cou doré et embaumé... Elle se lève d'un bond en battant des mains et en riant. Et je n'ai ni la force de rire, ni le courage de m'en aller — ou de lui donner la fessée.

Il y a mieux ou pis. Comme si elle craignait de ne point assez m'échauffer le sang, elle a entrepris de me parler d'amour. Ah ! non pas lorsque nous nous trouvons seuls. Elle choisit ses moments, allez ! C'est à table ou bien en voiture découverte. Ne m'a-t-elle pas, hier, demandé si j'avais quelquefois fait l'amour avec une vraie blonde. Elle attendait ma réponse, les coudes sur la table, le menton posé sur ses mains croisées.

— Vous ferez tant, lui dis-je brutalement, que je finirai par entrer chez vous de force. Et alors !...

Elle a baissé les mains vers la nappe et, me regardant en dessous avec une fixité et une attention extraordinaires elle a dit — écoutez cela, elle a dit :

— Si je vous appartiens, ce sera dans votre chambre...

Voilà ce qu'elle a dit. Je vous laisse à votre surprise. Pour moi, rien ne me surprend plus.

CHAPITRE XXII

POSEZ là cette valise. Revenez à minuit lorsqu'on fermera le café... oui, mon garçon, je prendrai le train de trois heures. Vous pouvez vous retirer.

Monsieur, je suis content de me trouver seul, afin de vous faire mes adieux et mes dernières confidences; ce ne sera pas long. Après cela, vous n'entendrez plus parler de moi, jamais.

Tel que vous me voyez, ce soir, je suis un autre homme et, sans vanité, un homme comme il y en a peu, car je me vois tel que je suis. Cela n'est pas gai... Tout autre que vous ferait des gorges chaudes de ce que je vais vous raconter.

Écoutez cela.

Elle dort, monsieur, sur un oreiller trempé de ses larmes et je m'en vais sans l'avoir prise quand elle s'est offerte à moi ! N'ouvrez pas ainsi les yeux. Je vous dis une chose humaine et vous allez voir que cela ne pouvait pas se passer autrement.

Elle est entrée dans ma chambre à cinq heures de

l'après-dîner. J'allais sortir. L'état où je me trouvais, vous le connaissez. Cela s'était seulement aggravé, et à ce point que j'envisageais toutes les possibilités, y compris celle d'un viol. Oui, j'en étais là lorsqu'elle parut.

Elle portait une robe de tennis blanche, avec une blouse de marin, fermée par des boutons de nacre, un petit béret en molleton, une ombrelle. Il n'y a qu'un instant de cela. Mais je sens que le détail ne m'en échappera jamais, et que ma vie entière n'en usera pas en moi le souvenir.

Quand elle eut elle-même refermé la porte et tiré les rideaux, je la vis poser sur un guéridon au fond de la chambre, son béret, son ombrelle, son sac à main. Du bout des doigts, elle fit bouffer ses cheveux sur les tempes, me regarda longuement, puis, toujours sans un mot, elle commençait à se dévêtir. La blouse ôtée, ce fut bientôt fait. Sa jupe, en effet, ne tenait sur les hanches que par trois pressions. Ce fut un éblouissement. Je dus m'appuyer sur le pied du lit. Je tremblais : je dus pâlir d'un coup, changer de couleur comme un acteur sous un changement de lumière au projecteur.

La femme que j'aimais était en chemise devant moi. Mon regard fixe la gênait; elle ne faisait plus un mouvement et tenait, par contenance, sa poitrine à deux mains.

Trois rais de soleil entraient par les fissures d'une jalousie, et l'un d'eux, dardé au centre de la pièce, contre le corps de mon amie, lui appliquait sur les hanches et sur la croupe un caparaçon d'or. Il faisait très chaud, dans cette chambre d'un luxe vieillot et calfeutré; et le parfum qui rôdait, portait vers moi, dans l'air immobile, une odeur de femme blonde, tandis qu'un épais silence nous encourageait au plaisir.

Je la désirais tellement qu'à la voir ainsi, devant moi, à portée de ma main, j'éprouvais une convoitise presque animale, un besoin d'elle qui me séchait la bouche et m'enfiévrait ainsi que doit le faire au pèlerin assoiffé l'approche d'une murmurante oasis. Mes mains tremblaient et je me sentais des piqûres à la racine des cheveux. Par un miracle de l'amour, j'éprouvais le trouble inoubliable et délicieux du collégien qui, avec l'aide d'une amie de sa mère, va couronner ses études... A mon âge, monsieur, et après quinze ans de bars, de petites cabotes et de restaurants nocturnes ! Ah ! la belle minute !

Par malheur, les femmes même en chemise ne connaîtront jamais le prix du silence. Celle-ci parla; et non point pour me vanter son passé, jusqu'alors irréprochable, ni pour appréhender que je ne la méprisasse ensuite, ni pour m'adjurer de l'aimer jusqu'à la mort. Cela ne m'eût point étonné; je m'y attendais, mes réponses étaient prêtes, bien en ordre; déjà je pensais jeter à l'assaut du dernier réduit les irrésistibles serments, le bataillon de choc des promesses éternelles... Soudain, j'entendis la voix de la bien-aimée. Et cette voix murmurait :

— Sois heureux, mon gros !

Pas un mot de plus. Pas un mot de moins.

De même qu'il suffit d'une brève ondée pour éteindre l'incendie qui dévore une forêt, de même, cette petite phrase de rien du tout mit fin, dans l'espace d'un soupir, à l'embrasement d'un citoyen du poids remarquable et contrôlé de cent sept kilos huit cents.

Une seconde, pas davantage ! J'étais refroidi. Ce « mon gros » avait tout gâté ! Oh ! non pas, assurément, que ces mots eussent touché le point sensible de mon amour-propre. Ne me croyez pas si sot ! Mais ils m'avaient,

hélas ! tout à coup rappelé au sentiment de ma disgrâce; une clairvoyance malencontreuse me montrait, comme je l'eusse pu voir au fond d'une glace, mon propre individu dans l'appareil de la volupté; je me voyais en imagination dépouillé d'un ajustement destiné à dérober ce qu'il se pouvait de mon ampleur aux regards d'autrui. Enfin, je redoutais la surprise de mon amoureuse — et son rire donc ! — à la vue d'un caleçon mauve, tendu à craquer sur les sphères bouffonnes de ma panse et de mon postérieur.

Voilà pourquoi je reboutonnai très vite mon gilet; et, en trois pas, sans un mot, je quittai la chambre.

Tout est fini. Jamais une femme ne pardonne un affront de ce genre. Peut-être, si je ne craignais de la blesser davantage, lui écrirais-je pour lui apprendre la vérité. Elle ne la comprendrait point. Ne vaut-il pas mieux qu'elle me croie un peu fou ? C'est toujours, au demeurant, la punition de ceux qui se montrent trop raisonnables.

Maintenant, monsieur, nous allons nous séparer pour toujours. Je ne viendrai plus m'asseoir à votre côté. Quel regret pour moi. Voici l'heure, justement où votre café des Trois-Maures me plaisait le mieux. Il ne reste, sur les banquettes en ottomane, que des personnages bien sympathiques. Tel est ce fumeur que l'on voit de profil, et qui semble gonfler un ballon bleu; tels sont, à la table infernale, entre les colonnes, les coqs de la ville, ces trois jeunes gens qui dévisagent, avec une si naïve hardiesse, les voyageuses de passage, les belles inconnues. Telles sont encore vos deux patientes courtisanes : Emma, qui, avec une extase d'oie gavée, écoute parler son ami, l'adjudant; et Margot, aux bandeaux poétiques, qui boit de l'éther et découpe les feuilletons du *Petit Journal*. Tel est enfin le

rédacteur du *Démocrate*, rose comme une praline, et sa femme, blanche comme une dragée.

Ah ! voici le premier coup de minuit. Comme chaque soir, le garçon fait, sur le plancher, des huit avec son arrosoir, et le sommelier qui le suit, armé d'un balai, les efface soigneusement. Voilà l'image de la vie !

Garçon, un dernier bock. Quoi ? la bière est fermée ? Tant mieux ! cela me fera moins de mal...

Au revoir, monsieur. Si vous passez par Paris, sonnez chez moi : voici ma carte.

Si nous ne nous revoyons plus jamais, ne gardez pas de moi un trop mauvais souvenir. Soyez heureux. Au revoir, au revoir... Et ne raillez pas les gros hommes.

FIN

LE MARTYRE DE L'OBÈSE

Le Martyre de l'Obèse et le Vitriol de lune d'Henri Béraud ont obtenu le vingtième Prix Goncourt, le 15 décembre 1922, par cinq voix contre quatre à Jules Romains et une à M. Oudart.

Le scrutin qui comporta deux tours eut lieu au restaurant Drouant.

Avec la voix prépondérante du Président, Henri Béraud a été proclamé lauréat du Prix Goncourt de 1922.

Étaient présents :

Elémir Bourges,	J.-H. Rosny Aîné,
J.-H. Rosny Jeune,	Henry Céard,
Gustave Geffroy,	Léon Hennique,
Léon Daudet,	Jean Ajalbert.

Ont voté par correspondance :

Émile Bergerat,
Lucien Descaves.

L'auteur, Henri Béraud, est né à Lyon, le 21 septembre 1885.

Le Martyre de l'Obèse et *Le Vitriol de Lune* furent édités pour la première fois par Albin Michel.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES D'HENRI BÉRAUD

1903 – POÈMES AMBULANTS. Préf. de Paul Levenjard. Édition originale. Lyon, *Éditions du Monde lyonnais*, 1903.

1905 – LA BONNE TAVERNE. Mythistoire du vieux Lyon. Édition originale. Ill. de bois allemands anciens. *Se vend à* Lyon sur le Rosne *chez tous les libraires ; Éditions de la Houle*, 1905.

1906 – L'HÉRITAGE DES SYMBOLISTES. Origines, techniques et défense du vers libre. Édition originale. Paris, *Sansot*, 1906.

1909 – FRANÇOIS VERNAY, PEINTRE LYONNAIS (1821-1896). Édition originale. Lyon, *L'Art libre*, 1909.

1911 – JACQUES MARTIN, PEINTRE LYONNAIS. Édition originale suivie d'une lettre de M. Edouard Herriot en postface. Lyon, *L'Œuvre nouvelle* (1911).

1912 – L'ÉCOLE MODERNE DE PEINTURE LYONNAISE. Avec 27 hors-texte. Édition originale. Paris, *Basset*, 1912.

LES MORTS LYRIQUES. CONTES. Frontispice de Philippe Pourchet. Édition originale. Paris, *Basset*, 1912.

VOYAGE AUTOUR DU CHEVAL DE BRONZE. Édition originale. Lyon, *Tadieu*, 1912.

1917 – AVEC UNE BATTERIE DE 75. Souvenirs. Précédé de souvenirs sur Paul Lintier. Paris, *Plon*, 1917.

1919 – LE MÉMORIAL DE LA RUE SAINTE-HÉLÈNE. Édition originale. Lyon, *Éditions de Guignol*, 1919.

1921 – LE VITRIOL DE LUNE.

a) Édition originale. Paris, A. *Michel*, 1921.

b) Portrait de l'auteur par Montaignier (Coll. Maîtres et jeunes d'aujourd'hui). Paris, *Crès*, 1924.

c) Ill. de Guy Arnoux (Coll. Les Beaux livres, 57). Paris, *Mornay*, 1931.

1922 – LE MARTYRE DE L'OBÈSE.

a) Édition originale. Paris, *A. Michel*, 1922.

b) 50 dessins de Gus Bofa, Paris, *Émile-Paul*, 1925.

c) Ornements typographiques et vignettes en coul. de Albrizio. (Coll. L'Amour des livres.) Paris, *Kieffer*, 1925.

1924 – LA CROISADE DES LONGUES FIGURES. Édition originale. Paris, *Éditions du siècle*, 1924.

LAZARE. Roman. Édition originale. Paris, *A. Michel*, 1924.

1925 – CE QUE J'AI VU A MOSCOU. Édition originale. Paris, *Éditions de France*, 1925.

RETOURS A PIED, IMPRESSIONS DE THÉÂTRE (1921-1924). Édition originale. Paris, *Crès*, 1925.

1926 – LE BOIS DU TEMPLIER PENDU. Roman.

a) Édition originale. Paris, *Éditions de France*, 1926.

b) Lithographies de René Ben Sussan (Coll. Les Beaux romans, 23). Paris, *Jonquières*, 1928.

c) Édition nouvelle revue et corrigée (Coll. Le Livre d'aujourd'hui). Paris, *Éditions de France*, 1931.

d) Ill. de Deslignières (Coll. Le Livre de demain, 194). Paris, *Fayard*, 1938.

CE QUE J'AI VU A BERLIN. Édition originale. Paris, *Éditions de France*, 1926.

1927 – LE FLÂNEUR SALARIÉ. Édition originale. Paris, *Éditions de France*, 1927.

MON AMI ROBESPIERRE

a) Édition originale (Coll. Le Roman des grandes existences). Paris, *Plon*, 1927.

b) Paris, *Plon*, 1950.

PLAN SENTIMENTAL DE PARIS. Portrait de l'auteur par L. Madrassi. Pointes sèches orig. de J. Boullaire. Édition originale (Coll. Les Images du temps). Paris, *Lapina* (1927).

1928 – AU CAPUCIN GOURMAND

a) Édition originale. Paris, *A. Michel*, 1928.

b) (Coll. Le Paon blanc). Paris, *Redier*, 1928.

LA GERBE D'OR

a) Édition originale. Paris, *Éditions de France*, 1928.

b) Ill. par Berthold Mahn. Paris, *Walter* (1930).

c) Avec des gravures sur cuivre d'Edmond Geria. Lyon, *Cercle lyonnais du livre*, 1931.

d) (Coll. Le Livre d'aujourd'hui). Paris, *Éditions de France*, 1932.

RENDEZ-VOUS EUROPÉENS. Édition originale. Paris, *Éditions de France* (1928).

WAGNER SOUS LE DIAPHRAGME. Texte inédit d'Henri Béraud. Orné de bois de Marcel Arthaud. Édition originale. A Paris *chez Couesnon et Cie* (1928).

1929 – CE QUE J'AI VU A ROME. Paris, *Éditions de France* (1929).

LE 14 JUILLET

a) (Coll. Le Passé vivant). Paris, *Hachette*, 1929.

b) Avec des eaux-fortes de André Villebœuf. Lyon, *Pour les XXX de Lyon*, 1933.

1931 – ÉMEUTES EN ESPAGNE. Paris, *Éditions de France*, 1931.

1932 – LE FEU QUI COUVE EN EUROPE CENTRALE. Paris, *Éditions de France*, 1932.

LES LURONS DE SABOLAS.

a) Paris, *Éditions de France*, 1932.

b) (Coll. Le Livre d'aujourd'hui, 164). Paris, *Éditions de France*, 1934.

1933 – CIEL DE SUIE

a) Paris, *Éditions de France*, 1933.

b) (Coll. Le Livre d'aujourd'hui, 192). Paris, *Éditions de France*, 1936.

DICTATEURS D'AUJOURD'HUI (Coll. Hier et aujourd'hui). Paris, *Flammarion*, 1933.

SOUVENIRS D'AVRIL. PARFUM CORSE. Articles publiés en avril 1932 dans « La nouvelle Corse », afin de soutenir la candidature Horace de Carbuccia au siège de député d'Ajaccio. Paris, *Éditions de France*, 1933.

1934 – PAVÉS ROUGES. Paris, *Éditions de France*, 1934.

VIENNE, CLEF DU MONDE. Paris, *Éditions de France*, 1934.

1935 – FAUT-IL RÉDUIRE L'ANGLETERRE EN ESCLAVAGE ? Paris, *Éditions de France*, 1935.

1936 – TROIS ANS DE COLÈRE. Paris, *Éditions de France*, 1936.

1938 – POPU-ROI. Paris, *Éditions de France*, 1938.

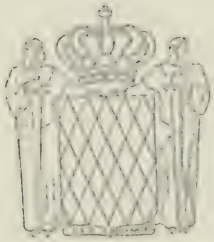
1941 – QU'AS-TU FAIT DE TA JEUNESSE ? Paris, *Éditions de France*, 1941.

SANS HAINE ET SANS CRAINTE. Paris, *Éditions de France*, 1941.

1943 – LE NŒUD AU MOUCHOIR. Paris, *Éditions de France*, 1943.

1944 – LES RAISONS D'UN SILENCE. Paris, *Inter-France*, 1944.

VOUS NE CONNAISSEZ PAS MON PAYS. Bois orig. de Jean Chièze (Coll. Les Tables claudiennes). Lyon, *Lardanchet*, 1944.



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE DE MONACO
LE 15 AOUT 1950

Dépôt légal : 3e trimestre 1950.

Printed in Monaco.

3141 4 496

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

SEP 22 1972

OCT 04 1986

CE

a39003 002446820b